

JOURNAL HELVETIQUE  
O U  
**RECUEIL**  
D E

PIECES FUGITIVES DE LITERATURE  
CHOISIE ;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la Republique des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.*

**DEDIÉ AU ROI.**

J U I N 1760.



**NEUCHÂTEL,**

*De l'Imprimerie du premier EDITEUR de ce Journal*

MDCCLX.





# JOURNAL HELVETIQUE.

JUIN 1760.






## ESSAI

Sur ces mots, *Le Méchant fait une œuvre qui  
le trompe.*

A force de forfaits le méchant se trahit :

Victime du couroux céleste ,  
Le masque tombe , l'home reste ,  
Et le héros s'évanouit.

A MONSIEUR T..

 P  ARCE que j'ai hazardé quelques  
 Essais sur trois ou quatre Passages  
de l'Écriture Sainte , vous m'érigés presque  
en Prédicateur , & vous me demandés une  
analyse sur le verset que je viens de citer.  
Vous êtes , dites vous , à la campagne ; vous  
n'avez pas des sermons , ou ceux que vous

avez font trop longs, pour être lus defuite, fans se fatiguer. Je n'ai rien à vous refufer; mais vous n'aurez qu'une simple ébauche. Cette matière eft fort riche & fort abondante: Elle mérite d'être traitée à fond, par un homme du métier & habile, car tous ne le font pas, & je ne me vante pas de l'être; mais lors même que je n'aurois pas le bonheur de réuffir, il me reftera la fatisfaction de vous doner ce foible témoignage de ma docilité & de mon eftime.

Vous me ferez grace de l'exorde; mais je ne puis me difpenfer de vous indiquer mon plan. Je dirai d'abord, ce que j'entens par ce mot *le Méchant* \*, & je tacherai de faire voir enfuite coment il fait une œuvre qui le trompe.

L'écriture Sainte défigne fouvent l'impie, lorsqu'elle parle du *Méchant*. En éfet, il n'y a point d'homme plus coupable que l'impie,

\* Il ne faut pas traiter de méchant tout homme qui a de legers défauts, ou qui, dans un moment de furprife, fucombe à une forte tentation; il faut faire quelque grace à la jeunefle, à la vivacité du tempérament; & pardonner quelque chofe à la foibleffe humaine. Tous les hommes plus ou moins ont befoin de quelque indulgence, & nos vertus font prefque toujours mêlées de quelque imperfection. Ce qui caractérife le méchant ce font des vices habituels & réfléchis.

puisqu'il renonce en quelque sorte, à son créateur; qu'il défavoue son bienfaiteur & son père, & que par la plus noire ingratitude, il manque de reconnoissance à celui auquel il doit tout: L'insensé! Parce qu'il jouit des dons du Ciel, il croit être riche de son propre fond; parce que Dieu fait tomber la pluie sur les injustes, come sur les justes, il nie une Providence, & il se sert de l'intelligence qu'il a reçue de Dieu, pour l'ataquer, & l'ofenser avec plus d'audace: Quelle confiance peut mériter un home qui croit pouvoir violer impunément toutes les promesses & tous les sermens?

Le méchant, ou l'impie tâche de priver les homes de la source la plus pure & la plus abondante de consolations, qu'ils trouvent dans l'idée & la certitude d'un protecteur puissant, qui peut les garantir des plus grands dangers, ou s'il juge à propos de les laisser exposer, qui a le pouvoir de les dédomager de leurs souffrances par une félicité éternelle & inaltérable. Quelle douce satisfaction, pour la timide innocence, de savoir que l'Être suprême veille pour elle, qu'il la couvre, pour ainsi dire, de ses ailes, & qu'elle trouvera toujours dans son sein un sur azile contre l'injustice & la violence!

Quel plus fort motif pour faire le bien, & fuir le mal, que d'être persuadé que le sou-

verain Législateur récompensera indubitablement l'un, & punira l'autre \*; que la vertu a dans le cœur de tous les homes, un ami éclairé dont l'aprobation ne peut lui manquer; que le crime, au contraire, trouve dans le cœur même du Méchant, un ennemi & un bourreau secret, qui le déchire & le tourmente sans cesse! L'impie, qui veut briser ce frein, & ouvrir cette forte digue, qui empêche le torrent des vices d'inonder la terre, ne leur donne-t-il pas entrée, & n'ébranle-t-il point par là les plus solides fondemens du bonheur des particuliers, & de la félicité publique? La Religion, qui devroit lui donner la vie, lui donnera la mort, puisqu'il a l'audace de la fouler aux pieds. Mais on peut prendre le terme de *méchant* dans un sens moins odieux, & entendre par ce nom, un home qui, sans réunir tous les vices, en a contracté plusieurs, dont il ne

---

\* La relation naturelle & indispensable qu'il y a entre le Createur & la Créature, impose à celle-ci deux sortes d'obligations; l'une d'aimer son Createur & de lui témoigner sa reconnoissance; l'autre de le craindre, de le respecter & de le servir. Le méchant manque à ces deux sortes de devoirs. Il se fait des nécessités imaginaires pour se dispenser d'une nécessité réelle, qui est d'obéir à Dieu; craindre Dieu & garder ses comandemens, c'est là le tout de l'home.

sent pas l'énormité : Par exemple, le médiant, le calomniateur, sur tout, qui sèment fourdement de faux bruits pour ternir la réputation du prochain, qui ataquent injustement celui qui ne les a jamais ofensé, qui troublent son repos & celui de la société, par des soupçons & des rapports injurieux, des gens de ce caractère doivent être regardés & traités come des méchans. Les fourbes, les avarés, les usurpateurs du bien d'autrui ne méritent pas plus d'indulgence. Quoi de plus criminel que de tendre des pièges à la bone-foi, & que de se servir de la confiance & du crédit qu'on a aquis par des aparences frauduleuses, pour enlever au propriétaire légitime le fruit de son travail, de son industrie, ou l'héritage de ses pères, & de le priver de son nécessaire pour grossir son superflu ? Mais celui qui nous prive de nôtre bien est peut être moins coupable que le voluptueux, qui ataque l'honneur, & qui par ses intrigues & ses promesses illusoires fait sucomber la pudeur, que l'honêteté devoit défendre.

A tous ces égards, le méchant fait une oeuvre qui le trompe ; il se séduit souvent lui-même \*, en donant à ses vices de fausses

---

\* Le méchant s'étudie si peu lui-même, & se conoit si mal, que Dieu pour le punir n'auroit qu'à

couleurs; & après s'être séduit, il fait ses efforts pour tromper les autres; après avoir été dupe, il devient fourbe, ce qui le rend encore plus coupable; mais il est rare que les hommes soient long tems ses victimes. Ils ne sont pas aussi crédules qu'ils le paroissent. Le vice a une laideur qui le décèle, & il sort du sein même du crime je ne sai quels sombres nuages qui en éloignent, & qui empêchent qu'il ne soit contagieux. Le vicieux même ne peut se regarder sans rougir, & lorsqu'il s'examine sincèrement, sa honte & ses regrets lui apprennent qu'il a fait une *œuvre qui le trompe*. Mais lorsque le vicieux seroit assez habile, peut se séduire lui même, cacher son imposture & éblouir les autres, il ne peut certainement tromper Dieu, qui lit dans son cœur, qui en sonde les replis les plus secrets, qui voit ses projets & ses actions les plus cachées, qui entend ses paroles & ses discours, & qui mettra dans le plus grand jour, à la face de tout l'univers, les complots, qu'il a tramé dans le silence & l'obscurité.

Les méchans ne sont quelquefois entre les mains du Dieu, que de vils instrumens pour faire son œuvre, & il se fert de leur malice

exaucer ses vœux insensés. Mais malgré la léthargie où il se plonge, sa conscience se réveille quelquefois, & parle plus haut que ses passions.



pour manifester sa bonté & sa puissance. Les frères de JOSEPH, dévorés par l'envie, forment l'horrible dessein de s'en défaire. Sa vie est menacée, & ils croient lui faire grace en le vendant à des étrangers. Cette vente criminelle devient le salut de l'Égypte entière, & de toute sa famille.

Les traits du méchant retombent souvent sur lui même, & Dieu tourne contre lui les coups que la rage préparoit au fidèle. HAMAN, irrité contre MARDOCHE'E, qui ne pouvoit se résoudre à fléchir le genouil devant un Ministre insolent & idolatre, le cruel HAMAN surprend l'équité d'ASSUERUS, son maître, & après lui en avoir imposé par de noirs mensonges, il engage ce Prince trop facile à signer un édit qui envelope dans la même proscription toute la nation Juive & MARDOCHE'E leur chef; atendés un moment, la condamnation est prononcée, mais elle tombe sur la tête de son criminel auteur; son jour fatal est arrivé; le peuple Juif est justifié par la voix d'ESTHER; & le supplice d'HAMAN est la juste punition de ses calomnies & de ses crimes\*.

---

\* La ruine du méchant est tôt ou tard inévitable. Il paroît prospérer & fleurir quelque tems, mais tel qu'un arbre, dont la racine est rongée par un ver destructeur, la chute du méchant est d'autant plus prochaine, qu'il l'avance par sa sécurité; &

Mais rien n'est plus propre à prouver que le méchant fait une œuvre qui le trompe, que les machinations du perfide JUDAS contre notre Sauveur J. C. Il vend & livre aux Juifs son divin maître ; mais à peine a-t-il fait ce traité infame, que le traître s'en repent ; il est livré à de vifs regrets & à la noirceur de ses remords. Son sang, que ses mains criminelles versent elles mêmes, ne peut les expier. Quelle sera la ressource du méchant ? Dans les homes, il ne voit que ses ennemis ; dans Dieu, il voit un Juge irrité, & dans sa conscience un boudreau.

Je crois avoir démontré que le méchant fait une œuvre qui le trompe, soit qu'on le considère come un être libre & intelligent, qui doit obéir aux ordres de son Créateur, soit qu'on le considère come membre de la société, & sujet aux loix qu'il a juré d'observer. En cette qualité, tout home, tout citoyen qui trame des complots contre l'Etat, ou contre son Prince, fait une œuvre qui le trompe. La révolte, toute secrète qu'elle soit, toute légitime même qu'elle paroisse, ne tarde pas à être punie. Les rebelles se trahissent eux mêmes, pour obtenir leur pardon. Le vent le plus léger peut souffler sur leurs

---

d'autant plus funeste qu'il ne peut l'attribuer qu'à lui-même. Il disparoit, & bientôt on ne reconoit plus la place qu'il occupoit.

projets & les faire avorter. Le moindre accident les déconcerte & les fait échouer. Un mot qui échape à l'un des conjurés, un geste, une action qui paroît indifférente, tout cela peut donner du soupçon & fournir des indices. L'idée des tourmens auxquels on s'expose, l'horrible image des peines qu'on prépare à des innocens, des parens & des amis égorgés, une ville en feu, ou exposée au pillage & à la furie d'un soldat éfréné; la Patrie, ou le sang du Prince qui crient vengeance; tout cela forme un noir tableau bien propre à jeter l'épouvante & la terreur dans l'ame la plus intrépide. Aussi pour une conspiration qui a réussi, il y en a cent qui ont couté l'honneur & la vie à leurs auteurs. Leur nom même est en exécration à toute la terre; on ne prononce qu'avec horreur celui de RAYILLAC, de CLEMENT, & de DAMIENS. Leur supplice, quelque affreux qu'il soit, paroît encore au dessous de leur crime \*. Le tableau

---

\* Un Poëte célèbre a dit,

*Pour comettre un grand crime, il faut de la vertu.*  
 Il a raison s'il entend par grand crime une action extraordinaire, qu'une ambition forcenée ou une vengeance atroce fait exécuter, malgré les loix divines & humaines. Il y a des ames vulgaires qui n'auroient pas assés de force pour comettre un grand crime, mais qui aussi n'ont pas de grandes vertus. Semblables à ces Ecrivains médiocres, qui ne comettent pas des fautes grossières, mais dans les ouvrages desquels on ne trouve ni génie ni beautés.

sanglant & funeste que le Portugal offre aujourd'hui à toute l'Europe la remplit de douleur & de consternation. Malheureuse contrée, infortunés habitans, la main de Dieu sera telle encore longtems apesantie sur vous? Vous avés vû vos maisons renversées par d'affreux tremblemens; vôtre ville ruinée par l'eau & le feu, & couverte de ses débris: Ses habitans désolés, engloutis tout vivans dans le sein de la terre, où ils cherchoient un azile. La mort les a poursuivis, pour ainsi dire, jusques dans leur retraite. Aujourd'hui des rebelles armés contre leur Roi ont l'audage d'atenter à sa vie. La sédition lève déjà le masque, & il faut une espèce de miracle pour sauver le Prince\*.

Coment ont parû sur la terre ces génies supérieurs, mais ambitieux & inquiets; nés pour faire mouvoir les ressorts des états & des empires, & ébranler l'univers entier? Les Peuples & les Rois sont devenus le jouët de leur ambition & de leurs intrigues. Les dissentions civiles & les malheurs domestiques ont été les théâtres lugubres où ont

---

\* Il est rare qu'un conjuré jouisse des fruits amers de son crime. Il trouble l'eau pour d'autres pécheurs. Ceux qui donent le branle à une conjuration sont ordinairement les premiers punis & absorbés en la ruine, dit MONTAGNE.

brillé leurs grands talens , dit l'illustre **MASILLON**.

Esprits vastes , ajoute t-il , mais inquiets & turbulens , capables de tout soutenir , hors le repos , & qui aiment encore mieux ébranler l'édifice & être écrasés sous ses ruines , que de ne pas s'agiter , & faire usage de leurs talens & de leurs forces. Malheur au siècle qui produit de ces homes rares & merveilleux.

Il n'y a jamais eu de tems plus heureux que ceux où les Souverains se renfermans , ou par modération , ou par les bornes même de leur génie , dans les limites de leurs états , ont mis leur ambition & leur bonheur à bien gouverner leurs sujets , sans aspirer au titre fastueux de conquerans , qu'on ne peut obtenir que par le sang , & par la ruine des peuples.

Donés à **ALEXANDRE** , à **CESAR** , à **SYLLA** , un esprit sage , mais borné , l'Asie n'est pas ravagée , **DARIUS** n'est pas renversé de dessus son trône , Rome reste libre , & le sang de ses citoiens n'est pas versé. Que **CICERON** moins ferme , ou moins éclairé , ne pénètre & ne confonde pas les projets afreux de **CATILINA** , le succès de ses complots est la ruine & la honte des Romains. La patrie n'est plus , & le crime triomphe. Il ne faut qu'un méchant home pour en désoler plusieurs mille & troubler la société.

Voici un fait qui marque bien le caractère d'un méchant homme dans une ville prise en Allemagne dans la dernière guerre. On vit un soldat plonger son sabre dans le sein d'une femme, qui d'une main vouloit défendre son époux qu'on venoit de tuer à ses côtés, & qui de l'autre main donoit à têter à son enfant, qui tiroit de sa mamelle un lait mêlé de sang.

Le méchant dit, je ferai la guerre & la paix à mon gré; je commanderai à la mort, & elle obéira à mes ordres; j'exciterai les tempêtes, & les vents mugiront à ma voix; j'agiterai la terre & sur ses fondemens ébranlés, j'établirai solidement mon empire; ma puissance n'aura pour bornes que celles du monde; & ma volonté réglera le sort des mortels; je me donnerai en spectacle à l'univers, & il m'admira: La terre en silence tremblera devant moi, & les hommes de tous les tems & de tous les lieux publieront mes hauts faits; come il parle encore, & qu'il se glorifie de l'œuvre de ses mains, un vent impétueux part tout à coup, & souffle sur le vaste édifice, qu'avoit élevé son orgueil: Il est renversé, & ses débris ne sont que les monumens de sa ruine & de sa fragilité. Lui-même est terrassé, & l'on cherche en vain la petite place qu'il occupoit sur la terre\*.

---

\* Il y a une autre espèce de guerre, dans laquelle on ne répand pas du sang, mais où l'on ré-

Dieu seul est le grand, le tout-puissant, & le terrible; la seule grandeur de l'homme consiste à écouter ses ordres, & à lui obéir; toute autre est fausse & imaginaire; le moindre événement imprévû le trouble & le déconcerte. La plus petite douleur l'abat & le déchire; un simple ciron, qui se glisse dans son cerveau, peut en déranger les fonctions, rendre insensé le plus sage, ou lui causer la mort. L'homme est le jouet des élémens, & la victime du tems. Où étiez vous, dit le Seigneur dans le livre de JOB, lorsque j'affermissois la terre sur ses fondemens, & que j'en réglois les proportions & les mesures. Dites le moi, si vous le savés? Qui est celui qui a mesuré les eaux dans le creux de sa main en la tenant étendue, qui a mesuré les cieux, qui soutient de trois doigts toute la masse de la terre, qui pèse les montagnes & met les collines dans la balance?

Le méchant ne pouvant s'élever jusqu'à Dieu, tâche de l'abaisser jusqu'à lui, & ne

---

pand beaucoup de fiel & de malice, & où le méchant triomphe; c'est une guerre de plume; où de la critique de l'ouvrage on passe à la censure personnelle de l'auteur, & où une simple réfutation dégénère en satire odieuse. On tache à percer son ennemi des traits que fournissent la médisance & la calomnie. Quel plus vil métier que celui d'épion & de délateur?

pouvant imiter ses perfections, il tâche de lui prêter & de lui attribuer ses défauts & ses vices. Mais l'Être suprême confondra sa malice. Sa Providence sera justifiée; il dissipera tout les nuages qu'élevoit l'impiété, & ses sublimes perfections brilleront come le soleil.

Mais coment l'home, qui a été fait à l'image de Dieu, qui est la sainteté même, a-t-il perdu son innocence? Coment celui qui est l'ouvrage de l'Être juste & sage, qui habite dans la lumière, & qui a la vérité pour vêtement a-t-il perdu tout son lustre? Coment celui qui étoit né bon, est-il devenu méchant? Ce problème ne peut se résoudre que par le secours de la révélation, & en avouant que le premier homme a péché & a désobéi à son Créateur; de là ce penchant fatal au vice; de là cette source impure, d'où découlent ces ruisseaux qui ont inondé & infecté la terre de noires vapeurs; de là ces passions sinistres & contagieuses\*, qui se co-

---

\* Les passions nous séduisent d'autant mieux qu'elles se couvrent de beaux dehors; on croit n'être que vrai & équitable, & l'on est dur, orgueilleux & vindicatif. La morale, qui devoit être dans le cœur, n'est que dans l'esprit & sur les lèvres; on prêche la vertu, il vaudroit mieux la pratiquer. La vie ne contredit que trop souvent la doctrine. On n'est pas moins obligé de suivre l'exemple de J. C. que d'expliquer ses leçons.



muniquent du père à ses descendans , qui séduisent tous les homes ; qui se glissent dans nôtre cœur , & le corrompent par les routes qu'ouvrent l'ambition , l'avarice , & la volupté ; *le méchant fait une œuvre qui le trompe.*

L'home est foible & fragile ; il tremble au bruit d'une simple feuille ; il trébuche à la rencontre d'un vermisseau ; un grain de sable l'arrête & le force à reculer , ainsi que les flots de la mer. S'il n'étoit que foible & fragile , il faudroit le plaindre ; il ne seroit pas juste qu'il portat la peine de l'humanité ; mais il est libre & intelligent ; il peut choisir le bien , & il préfère le mal : C'est ce qui le rend coupable. Ses crimes méritent le châtiment , & le Législateur suprême ne les laissera pas impunis : *A moi appartient la vengeance , & je la rendrai dit le Seigneur.*

Oui , le méchant , nous l'avons vû , ne peut échaper à son bras vengeur ; lui qui a opprimé insolemment la veuve & l'orphelin , devant qui la timide innocence avoit toujours tort , lui qui a foulé aux pieds les loix sacrées de son Créateur resteroit-il impuni ? Lui qui regardoit la vertu come un vain phantome , & qui se glorifioit de ses crimes ne tomberoit il pas dans l'abime , que lui ont creusé ses forfaits ? Les règles les plus saintes , la religion & ses devoirs , il les méprise , & ses criminelles insultes , les traits qu'il lance contre

le ciel ne retomberoient-ils pas sur lui?

Le méchant, en faisant une œuvre qui le trompe, tâche de se séduire lui-même, d'exténuer ses fautes, & de se faire illusion. Il ne manque pas de prétextes pour cela. Les foiblesses humaines, la force des tentations, l'exemple d'autrui, le nombre des pécheurs, l'espérance en la miséricorde de Dieu, sa patience, & sa longue attente; voilà les prétextes les plus spécieux dont il se sert pour justifier ses défauts, les autoriser, & s'endormir dans le crime.

Faisons nos efforts pour le réveiller de ce funeste assoupissement. L'homme est foible, il est vrai; mais il ne l'est que par sa faute, & parce qu'il veut bien l'être. Que de motifs & de moyens pour se fortifier! Le dégoût & le mépris qui suivent le crime & qui le punissent; la perte de ses biens, de sa santé & de sa réputation; car les plaisirs défendus, en nous deshonorant, entraînent la ruine de notre crédit, de notre fortune, & de notre santé. Ils abaissent & afoiblissent l'esprit, en minant la vigueur du corps. Voilà le voluptueux; le plus robuste succombe sous le poids des fausses délices, dont il s'enivre. Il perd le goût du travail, & tombe dans la mollesse & dans l'indolence, & de là dans la pauvreté. Son âme dégénère & s'avilit. Il devient incapable de bonnes & de grandes choses. Il ne

s'amuse & ne s'occupe que de petites. Quelle confiance, quelle estime peut-on avoir pour une personne qui n'aime qu'elle même, qui vit au gré de ses desirs, qui agissant au hazard & sans suivre aucunes règles, s'égare sans cesse; qui sacrifie tout à ses criminels penchans, & pour qui la vérité & la vertu n'ont aucuns attraits. Qu'il est malheureux, dans le sein même de ses plaisirs! Il ne connoit pas la douce satisfaction qu'on goûte à faire le bien: Les remords le poursuivent, & s'étant dégradé, il ne peut s'accorder sa propre estime, & devient indigne de celle des autres. Quelle horrible situation! Ne trouver aucun repos, aucun vrai contentement sur cette terre, & n'avoir rien à espérer dans la vie avenir? Vous êtes foible, dites vous, faites usage de votre raison; appliquez vous à de bones lectures; réfléchissez sérieusement sur l'infamie du vice, sur les misères & les calamités qui suivent le crime, sur la beauté de la vertu, sur son excellence, sur les avantages qu'elle nous procure; vous serés moins foible; vos forces s'augmenteront, & vous triompherez des passions qui ne sont fortes que de nôtre foiblesse. Il y a home & home, chrétien & chrétien, pécheur & pécheur; un home qui lute sans cesse contre ses desirs dérèglés; un chrétien qui fait les efforts pour résister à la vio-

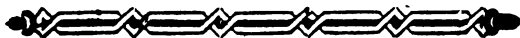
lence des tentations \* ; un pécheur qui se repent sincèrement , & qui prouve la sincérité de sa repentance par ses mœurs & par sa conduite , sont bien différens de ces homes lâches & criminels , de ces chrétiens , qui , sans renier Dieu de bouche , foulent aux pieds ses préceptes , & dont les actions sont toujours en contradiction avec les loix de l'Évangile ; Dieu pardone au pécheur repentant ; sa grace efface ses forfaits , mais un pécheur qui s'endurcit dans le crime , qui se plait dans son péché , qui fortifie ses habitudes vicieuses par des actes réitérés , qui va au devant des tentations , quelle espérance peut-il avoir ? Ne se ferme-t-il pas à lui même l'entrée du ciel ?

Le nombre des pécheurs ne peut les mettre à couvert de la punition , & leur exemple ne peut autoriser leurs crimes. Dieu ne par-

\* Voici come s'exprime un Poète sur ce sujet ,

*Mais si brisant les fers de ce joug odieux,  
L'hôme, sur ses devoirs a sans cesse les yeux,  
S'il chérit la vertu, s'il abhorre le crime,  
Il jouit constamment d'un bonheur légitime.  
Ainsi lorsque les vents ont soulevé les flots,  
Quand la mer en courroux glace les matelots,  
Si le Pilote actif lutte contre l'orage,  
Malgré l'effort des vents il aborde au rivage.*

donna pas aux premiers homes , qui se moquèrent des exhortations & des prédictions de N O E'. Il atendit long-tems leur repentance ; mais sourds à la voix du ciel & de leur conscience, Dieu déploya sur eux les fléaux de sa colére ; il ouvrit les abimes qui les submergèrent & les engloutirent. Terrible punition , exemple mémorable , qui doit faire trembler le méchant.



## E S S A I

## S U R L E S E R M E N T .

Un serment ne fauroit prouver notre innocence ;  
Le crime le trahit ; la vertu s'en offense.

**L**E Serment consiste à prendre Dieu à témoin de la vérité de ce que nous disons ; soit que nous le fassions en levant la main, soit par quelque autre signe. On devient parjure lorsque nous afirmons come vrai ce que nous savons être faux , ou que nous promettons d'exécuter ce que nous ne voulons pas accomplir. Il est téméraire , lorsqu'on doute de la vérité de ce qu'on affirme, ou qu'on promet ce qui n'est pas en nôtre pouvoir d'exécuter. Le serment est criminel lorsque nous le faisons quand rien ne nous oblige à

le faire \*, & que nous n'en sentons ni la force ni l'importance. C'est une coupable exécration, lorsque nous jurons par nous mêmes, par le ciel, par nôtre salut, ou que nous faisons des imprécations contre autrui, en leur souhaitant du mal, soit dans cette vie, soit dans l'autre. Il n'y a que le Magistrat qui soit en droit de déférer le serment, lorsque la nécessité l'exige, & que les loix l'autorisent.

On ne peut éluder la force du serment par des réserves & des restrictions mentales : Ce seroit vouloir tromper Dieu, que de le prendre à témoin d'un fait dont nous dissimulons une partie, & que nous ne considérons que par le côté qui nous est le plus favorable; & ce seroit séduire les homes & leur tendre un piège que de les tromper par des paroles captieuses, à double sens, & que nous expliquons tacitement d'une manière différente que l'usage ne les explique. Equivoque qui n'est pas moins un crime devant

---

\* Il y a des gens qui se font un scrupule de prêter serment, lorsque le Magistrat le leur impose, pour s'assurer d'un fait incertain & douteux, & qu'il n'y a que ce moïen de conoitre la vérité, comme par exemple, lorsqu'on nie d'avoir reçu un dépôt, ou contracté une dette, dont-il n'y a point d'autre témoins que Dieu & la Conscience, qui doit déposer pour ou contre.

Dieu, quoi qu'il échape à la pénétration des homes, & qu'il soit autorisé par certains ca-  
suiſtes relâchés & condannables.

Le ferment eſt un ſacrilège lorsqu'il eſt contraire à des obligations antérieures & in-  
diſpenſables, ou qu'il eſt oſé à la volonté de Dieu maniféſtée & qui nous eſt connue\*. Le Souverain, même, n'a pas droit de nous im-  
poſer le ferment, lorsqu'il bleſſe nôtre conſcience, & que nous ſomes convaincus que nous ne pouvons l'exécuter ſans crime. Hors de là, rien ne peut nous en diſpen-  
ſer; ce ſeroit ſe moquer de Dieu, & faire un jeu de la ſainteté du ferment, que de mé-  
priſer & de négliger des engagemens ſi po-  
ſitifs & ſi ſolennels: Ce ſeroit rompre tous les liens de la ſociété, qui n'eſt apuïée que ſur la bone foi, & ſur la confiance mu-  
tuelle que les homes doivent avoir entr'eux; ſur tout, quand leurs promeſſes ſont atéſtées par ferment, & qu'ils s'impoſent à eux mê-  
mes les peines atachées à la violation. C'eſt

---

\* Le ferment ſupôſe la conoiſſance du ſuprême Législateur, de ſon pouvoir, de ſa ſageſſe, & de ſa volonté. Il fonde nos cœurs, on ne ſauroit lui en im-  
poſer & on ne peut échaper à ſon bras vengeur: On ne peut même éluder la force du ferment, en jurant par des choſes frivoles ou inanimées. On n'eſt pas moins coupable pour ſubſtituer la créature au Créateur.

provoquer sur sa tête la vengeance divine, que d'enfreindre le ferment. Si les parjures ont le pouvoir & la finesse de dérober leur crime à la conoissance des homes , ou à celle du magistrat , ils ne sauroient échaper au juste châtement du suprême Législateur , témoin de leur sacrilège. *A moi appartient la vengeance , & je la rendrai , dit le Seigneur.*

Aussi voit-on dans l'Écriture sainte divers exemples de la punition de Dieu sur les parjures. Une des principales causes de la rejection du Roi SAUL , c'est qu'il ne garda pas la promesse faite par ferment aux *Gabaonites*, & l'Éternel vengea sévèrement sur SEDECIAH l'infraction du traité fait avec le Roi de Babilone. En prenant Dieu à témoin de notre promesse on se soumet , si on la viole , à la rigueur de ses châtimens.

Après avoir établi quel est le caractère du ferment , d'où il tire sa force , & quelle est la juste peine que sa violation mérite , il me reste à dissiper quelques illusions , qu'on se fait souvent à se sujet.

On s'imagine qu'un ferment fait dans les accès d'une violente colère , ou dans l'ivresse , ou dans l'excès d'une de ces passions, qui semblent ôter l'usage de la raison & de la liberté , est pardonnable ; come si ce n'étoit pas un mal que de s'exposer à cet état , & qu'un crime put excuser un autre



crime \*. Il en est à peu près de même sur ce que l'on dit de la force, de l'habitude, comme si une mauvaise coutume n'étoit pas un grand vice. On croit encore se justifier par l'exemple; par la droiture de l'intention; mais le nombre des coupables ne fait pas leur apologie, ne les justifie pas & ne diminue point l'atrocité du crime. Une intention droite ne rend pas le mensonge moins criminel, & ne rectifie pas une mauvaise action; une blessure mortelle n'est pas moins dangereuse, quoi qu'on n'ait pas l'intention de tuer celui à qui on la fait, & ceux qui induisent les autres à faire un faux serment, ne sont pas moins coupables que ceux qui le font.

On manque aussi à son serment lorsqu'étant appelé à l'élection d'un magistrat & ayant juré de choisir le plus digne & le plus capable, on fait pencher la balance du côté de l'amitié, ou de la reconnaissance; on devient par là doublement coupable. On est parjure,

\* Un serment n'oblige point, lorsqu'on n'étoit pas libre & dans son bon sens lorsqu'on le fit, ou lorsqu'on a promis de faire une chose impossible; mais on ne doit pas s'exposer à ce danger. Il n'oblige point encore lorsqu'il a été extorqué par la violence, ou qu'il est contraire aux loix divines & à la nature. Ainsi JERPHTE', qui promet à Dieu de sacrifier sa fille, pouvoit être dispensé d'un vœu dont l'exécution étoit une espèce de parricide.

en violant son serment, & l'on blesse les devoirs du citoyen & de la société, en donnant à la république un magistrat qui n'est pas capable d'en exercer les fonctions, ou qui l'est moins que son compétiteur.

C'est encore être parjure, lorsqu'on se présente soi-même pour un emploi qu'on ne peut exercer avec succès, & avec l'approbation publique. Avant que d'offrir ses services à l'état, il faut se sentir capable de les rendre, & se souvenir que le serment nous impose des obligations indispensables. Un honnête homme peut-il s'exposer au péril de satisfaire son ambition ou son intérêt au dépens de sa patrie ? Et l'amour propre peut-il nous aveugler au point de nous déguiser à nous mêmes notre foiblesse, & notre incapacité ? Les Dieux, dit C I C E R O N , punissent le parjure d'une ruine totale, quoique les hommes ne le punissent que par l'infamie.

Une chose qui étone, & qui n'est malheureusement que trop vraie, c'est que la superstition fournit des armes au parjure, & qu'elle voudroit faire servir la religion même à justifier un crime qu'elle condamne si justement. On prétend qu'il est permis de manquer de foi aux hérétiques ; une opinion si pernicieuse ébranle tous les fonde-

mens de la société\*. Les fanatiques pourront se révolter impunément contre leur Souverain, sous prétexte qu'il est hérétique, & qu'il est rebelle à Dieu; les sujets ne pourront former aucun traité, ferme & solide, avec leur Prince, s'il lui est permis de le violer, parce qu'ils ne pensent pas come lui. Sur de simples soupçons on pourra combattre ce qu'on nomme erreur, les armes à la main; on aquerra le droit de subjuguier les consciences, & de punir de simples pensées avec autant de sévérité que les actes les plus criminels. C'est s'arroger une autorité qui n'appartient qu'à Dieu seul; c'est vouloir dominer sur ce qui n'est pas du ressort des homes, & qui est au dessus du pouvoir le plus absolu. On ne doit jamais blesser la justice, sous prétexte de servir la vérité. On a déjà parlé de la punition sévère que Dieu infligea à SAUL, pour avoir manqué de foi

---

\* C'est dégrader la dignité du serment que de jurer par des choses frivoles, sans raison, ou par des divinités qu'on fait être fausses; mais on n'est pas moins obligé de le tenir, autrement il seroit permis de tromper impunément les homes, qui ont intérêt de le faire observer, & qui le regardent come obligatoire. On doit même exécuter son serment au péril de sa vie. REGULUS, tout païen qu'il étoit, retourna à Carthage, parce qu'il l'avoit promis, quoi qu'il fut que la mort l'y atendoit.

aux *Gabaonites*, que les Juifs regardoient comme des infidèles & des idolâtres. Le Roi de Babilone ne l'étoit pas moins, cependant Dieu vengea sur SEDECIAŞ le crime qu'il comit en rompant le traité qu'il avoit fait avec ce Prince. Si les homes étoient tels qu'ils devroient être, sincères & fidèles dans tous leurs engagements, il ne seroit point nécessaire de les lier par le serment; la vérité leur seroit sacrée & leur simple parole vaudroit un traité. Les anciens Perses, loin d'excuser le parjure, punissoient très rigoureusement le simple mensonge, & ne connoissoient rien de plus bas & de plus honteux que de manquer à sa parole. Si je consultois les Théologiens & les Jurisconsultes, il me seroit facile d'étendre cet essai, & d'approfondir mieux cette importante matière, qui influe si fort sur le bien public.

Le serment est le lien le plus fort entre le Souverain & ses sujets; le rompre c'est donner entrée à la tyrannie ou à la licence la plus affreuse; ainsi rien n'est plus dangereux que d'introduire des maximes qui peuvent énerver la force & la sainteté du serment. Je suis surpris qu'un Auteur célèbre ait écrit & publié ce qui suit: *L'émeute, dit-il, qui finit par détrôner ou étrangler un Sultan, est un acte aussi juridique, que celui par lequel il dispo-* soit la veille du bien & de la vie de ses sujets. La

*seule force le maintenoit , la seule force le renverse. Tout se passe ainsi selon l'ordre naturel: Non , Monsieur , rien n'est moins conforme à l'ordre civil & politique que la rebellion ; rien n'est plus propre à introduire dans un état l'anarchie & la discorde. Gardons nous bien de fournir des prétextes au Peuple pour se révolter contre son Souverain & s'armer contre lui. Il n'est que trop porté à la fédition. C'est le propre de la multitude , dit un grand Jurisconsulte , que de servir lâchement ou de dominer fièrement. Pour cette liberté si vantée , qui tient le milieu entre l'esclavage & l'anarchie , on ne fait ni s'en passer ni la garder.*

Pour maintenir l'ordre public & une sage subordination , point de frein plus salutaire & plus fort que le serment. Nos ancêtres , disoit CICERON , n'ont point trouvé de lien plus fort , pour engager quelqu'un à tenir sa parole que le serment.





## LE SUISSE

*Est Portitor quoque nonnunquam opportuna locutus.*

**Q**UAND il survient quelque incomodité au Cocher de *Madame*, elle a tant de confiance en moi, que je suis aussi tôt prié de la mener; & si je ne peux pas lui rendre ce service, elle passera plutôt une après dinée entière au logis, que de s'abandoner à un autre. Mais, aimable come elle est, je n'ai guères le courage de la refuser. Dailleurs nos chevaux me conoissent aussi bien que Mr. FLAMANT, & j'ai si bone mine sur le siège, que lui même n'y figure pas mieux. Il y a même bien des gens qui préfèrent ma corpulence à sa moustache. Mais ce n'est pas dequoi il s'agit pour le coup.

Je fus donc invité, dernièrement, à prendre les rénes pour conduire nôtre Maitresse à la *Tournelle*. Come nous primes, en allant, par le Boulevard St. Antoine, nous arrivâmes sans accident qui mérite l'attention du public. Mais obligés de passer, au retour, par un quartier des plus populeux, & en même tems des plus ferrés qu'il y ait à *Paris*, nous y rencontrâmes le VENERABLE, que le Vicaire de la paroisse portoit à un malade. J'arrêtai, & *Madame* s'étant mise à genou à la portière, il

n'y avoit dans la rue que moi, mes chevaux, & un passant d'assés bone façon, quoique marchant à pied, qui ne fussions pas dans cette posture. Le passant, qui me parût étranger, se rangeoit, du mieux qu'il pouvoit contre les mailons, & tenoit chapeau bas; mais come il demeuroit debout, le Vicaire en fut choqué au point, que se tournant brusquement sur lui, li lui dit d'un ton fort haut & fort émû : *Adore ton Dieu !*

L'Etranger quoique surpris, come il parût à son action, ne se déconcerta point : Il répondit froidement ; „ Que ce n'étoit pas là son „ Dieu ”. *Ce n'est pas là vôtre Dieu !* s'écria le Vicaire. *Quel Dieu avés vous donc ?* „ Mon „ Dieu, repliqua l'étranger, c'est le Dieu de „ Mahomet. Au reste, ajouta t-il, continués, „ Monsieur, vôtre fonction, que je ne trou- „ ble point, & sachés que je suis libre sur le „ pavé de Paris ”. Le Vicaire, ne trouvant rien à répondre, & ne doutant pas qu'il n'eut à faire à un Turc, leva les épaules & passa outre. Je craignois quelque emportement de la populace, mais l'étranger en fut quitte pour cinq où six pouilles d'harangères; & peut être ne lui rendis je pas un mauvais office, en pouffant, come je fis, ma voiture au travers de la foule; car ocupée à faire place, nôtre home eut le tems de s'esquiver.

A son accent j'avois bien jugé qu'il ne ve-

noit pas d'aussi loin que *Constantinople* ; & tout en roullant , j'entrevoiois déjà bien des réflexions à faire sur cette scène. *Madame* acheva de m'y intéresser, en m'apprenant que le prétendu *Mehométan* est un honête *Huguenot*, d'un pais voisin & allié. Elle le voit souvent dans une maison, où sa religion ne l'empêche pas d'être fort bien reçu. C'est ce qu'elle me dit en deux mots, come je lui ouvris la portière, car c'est mon droit, quand je l'ai menée, de lui doner la main pour descendre, tandis qu'un laquais se tient devant les chevaux ; & alors elle ne manque guères de me faire quelque petite confidence, par manière de faveur, pour marque de satisfaction.

Retiré dans ma loge, d'abord que j'eus examiné les billets de visite arrivés pendant mon absence, & que le petit garçon, qui tient ma place en pareil ces, avoit arrangés sur ma table, je fis nôte, selon ma coutume, de ce que je venois de voir & d'entendre ; & tout de suite je m'engageai dans des réflexions fort sérieuses sur le désordre qu'auroit pû produire l'indignation de *Monsieur le Vicaire*, si je n'avois pas eû la présence d'esprit de distraire le peuple dévot, de son penchant à la servir. Je me rapellai à cette occasion, tant de maux causés par la différence des religions, en France sur tout, & depuis la séparation de CALVIN. J'ai aussi approfondi, mais à diverses reprises,



reprises, toutes les sources de cette diversité d'opinions, & de ses cruels étets; & aiant poussé mes recherches, jusqu'aux utilités que la Providence trouve aparemment, dans un mal qu'elle souffre depuis si long-tems, & jusqu'aux moïens de diminuer ce mal, sans préjudice de ses utilités, je suis si content de mes spéculations là dessus, que j'ai résolu de les mettre en ordre, & d'en faire part à mes lecteurs, tandis que nous voilà dans une époque consacrée aux méditations, aussi bien qu'aux pratiques les plus graves du Christianisme.

Je n'ignore pas ce que cette variété presque infinie de religion & de sectes, fait dire aux libertins, c'est que Dieu ne se soucie pas plus des unes que des autres, sans quoi il ne permettroit pas une telle bigarure, dans les hommages qu'elles lui ofrent. Et, en éfet, Dieu n'ayant nul besoin de nôtre culte, je ne vois pas d'inconvénient à reconoitre que, dans ce sens, toutes les religions lui sont égales. Mais si elles sont égales à Dieu, elles ne le sont point pour l'home, qui a autant d'intèret à bien conoitre & à bien servir la Divinité, qu'elle en a peu à être bien ou mal conüe & servie de l'home. Dès lors, & si l'on suppose que Dieu nous veut quelque bien, il en faut conclure, qu'il voit de meilleur œil une religion plus raisonnable & plus utile au genre humain, que toute autre qui l'est

moins. Pour peu qu'on pousse les *Indifférens* de ce côté là, ils n'y fauroient tenir long-tems, à moins qu'ils ne se retranchent dans l'Athéisme, où je ne prétends pas les assiéger aujourd'hui.

S'ils aiment mieux capituler de bone grace, & se réduire à demander pourquoi donc Dieu souffre tant de religions, si elles ne sont pas toutes sans conséquence, je ne ferai point le réponse ordinaire, qu'il faudroit des miracles continuels, pour empêcher cette diversité. Les *Libertins* ne se paient point de cela, & franchement ils n'ont pas tout le tort. Dieu a bien sù réunir tous les esprits sur les maximes générales de spéculation & de pratique, pourquoi n'auroit il pas eu le secret de les placer aussi sur un même point de vue, par rapport aux vérités & aux devoirs de la religion ? Il y a donc ici quelque autre mystère.

Ne seroit ce point, que pour nous atacher à la religion, il ne fust pas qu'elle fut vraie & bone ; il falloit encore qu'elle nous apartint en propre ; qu'elle fut la nôtre, & non celle de chacun, & que la passion du *tien* & *mien* se mit de la partie ? Je vois au moins, que quelque beau soleil qu'il fasse, & quelque raisonnable qu'on soit d'ailleurs au logis, on y fait bien plus de cas d'un lustre de cristal, qui pend au milieu de notre sale de compagnie, que

de tous les raions del'astre du jour. La preuve en est, qu'au moindre prétexte, on leur ferme les volets, pour alumer les bougies, longtems avant qu'il soit nuit. D'où vient cela? Si ce n'est que le soleil étant le flambeau commun de tous les bourgeois de *Paris*, on n'est point flaté d'en être éclairé; au lieu que n'a pas qui veut un lustre aussi brillant que celui de l'hôtel.

Ce foible suposé, & il est très certain qu'il se montre dans les nations, tout come dans les particuliers, la Providence voit, peut-être, moins d'inconvenient à cette diversité de religions, qui sert à piquer le zèle de chacun pour la sienne, qu'il n'y en auroit dans l'indifférence où l'on tomberoit généralement pour la meilleure, s'il n'y en avoit point d'autre sur la terre. J'avoüe que le cas ne laissera pas d'arriver quelque jour, puisque le vrai Christianisme est destiné à devenir la religion universelle; mais ce ne fera, sans doute, que quand les homes seront assés sages pour s'acorder à recevoir l'ÉVANGILE à cause de lui même; & alors ils pouroient l'être assés aussi, pour n'avoir plus besoin du ragout nécessaire jusques là, & qu'on trouve à posséder une bone chose, moins parce qu'elle est bone, que parce qu'elle est à nous, & que d'autres ne l'ont pas.

Si l'on veut bien me passer cette réflexion

Elle nous servira à justifier, par plus d'un autre endroit, la multiplicité des religions ; car outre que l'attachement de chaque peuple pour la sienne ne permet à aucun de laisser tomber l'idée de la religion en général, c'est que l'influence de chaque religion particulière en est bien plus grande sur les mœurs de ses partisans, come on voit assés que les *Catholiques* ont bien plus de dévotion pour la *Messe*, & les *P.R.* pour le *Prêche*, que ni les uns, ni les autres, pour ce que les deux Eglises ont de comun ; & néanmoins ce qu'elles ont de comun y gagne une habitude de docilité, qu'il ne trouveroit peut-être pas sans ce secours. Il y a plus. La sphère des idées intellectuelles & morales, & par conséquent celle de l'esprit humain, s'étend bien d'avantage par l'étude de diverses religions, & par les efforts que chacun fait pour défendre la sienne, pour combattre celle d'autrui, pour s'assurer des places tenables dans l'une, pour découvrir & battre en brèche le foible des autres ; & come il n'est pas douteux, que c'est le partage des terres, & le vif intérêt que chacun a pris dans sa portion, qui a mis en mouvement toutes les ressources de l'industrie, perfectionné l'agriculture, & donné lieu à l'invention & aux progrès de tous les arts ; pour ne rien dire de la plupart des sciences elles mêmes, dont l'idée ne seroit aparem-

ment jamais venue aux homes , sans les sollicitations secretes du *tien & mien*. J'avoüe que de la même source ont coulé & coulent encore tous les vices & tous les désordres du genre - humain ; mais nous convenons que c'est sa faute , & non celle de la Providence , qui n'a d'autre part au mal , que d'en ménager le cours , en attendant qu'il ait produit assés de bien pour en être surmonté.

Je compte trop sur l'équité de mes lecteurs , pour craindre qu'ils m'acusent d'établir ici des maximes contre l'importance de l'UNITE' CATHOLIQUE , ou contre l'aplication de l'EGLISE à étendre le règne de JESUS-CHRIST , en étendant ses propres frontières : C'est dequoi je suis bien éloigné. Il ne s'agit que des scrupules de ceux qui sont choqués de voir tant de diférens cultes de la Divinité , & d'ôter aux libertins la conséquence qu'ils tirent de là , en faveur de l'égalité des religions. Ce doit être un soulagement pour les premiers de considerer , que ce qu'ils regardent come un mal , tient à des biens beaucoup plus grands : Et pour les autres , ils n'ont pas plus de raison , qu'il n'y en auroit à dire , que tous les sistèmes de medecine , ou de politique , sont égaux , par la même qu'ils sont diférens. Le *vrai Christianisme* n'en est pas moins *vrai* , & pas moins la plus parfaite des religions , quoique Dieu ait eü ses raisons

pour souffrir que les homes s'en formassent d'autres, selon leur portée actuelle. Il n'en est, non plus, ni moins certain qu'ils se rencontreront tous une fois, dans ce centre d'UNITE', où tout les rapelle; ni moins juste, que ceux qui ont le bonheur d'y être déjà, tendent la main à ceux qui n'y sont pas encore. Mais une conséquence que je ne défavoueraï point, c'est que toute religion non révélée, & dans la révélée tout ce qui ne l'est pas positivement, doit être mis au nombre des choses, qui entrent dans le plan de la culture de l'esprit humain, & qui en suivent les progrès.

Sur ce pied, j'ai de grandes propositions à faire, & à *Monsieur le Vicaire*, qui se fache de ce que tout passant ne se met pas à genou devant le VENERABLE, est à tout passant, qui refuse cet hommage, sous prétexte que ce n'est point là son Dieu & qu'il doit être libre sur le pavé de Paris. Mais pour ne rien précipiter, je renvoie ces propositions à une autre fois.

Je sens bien qu'un *Mediateur* si peu qualifié n'en imposera guères aux *Parties*. Aussi ne prétends - je imposer ni à elles, ni à personne. Cependant le *bon sens* ne doit rien perdre de son poids, en passant par ma loge, où je le reçois sans autre intérêt que celui de le connoître, & de lui faire faire quelques nouvelles connoissances dans cette grande ville. Du reste,

je consens qu'il soit *incognito* dans ma feuille, pour tous ceux qui, acoutumés sur ces matières à un langage plus scientifique, ne conçoivent pas que la vérité puisse s'en passer. A l'égard de ceux qui entendent la *langue vulgaire*, je n'appréhende point qu'ils me reprochent, ni de m'écarter des vraies intentions de l'EGLISE, dans les ouvertures de pacification que je prépare à ceux qui sont en guerre avec elle, ni de choquer les *principes* & les *droits*, dont ces derniers ont fait bouclier jusqu'à présent, contre ses sommations. En tout cas, & si je m'abuse en tout ceci, ce sera sans conséquence. Les démarches d'un particulier, sans autorité & sans comission, ne sauroient doner aucun avantage à des *Enfans rebelles*, contre leur *Mere*. Et plein, come je le suis moi même, de respect pour elle, je me fiste que ce qu'elle ne pourra pas aprouver dans l'exécution de mes vües, elle le pardonnera toûjours à leur pureté.

*De ma Loge, le Mercredi des Cendres 1759.*





## REFLEXIONS .

D'UN SOLITAIRE.

La ville est le séjour des prophanes humains ,  
Les Dieux habitent la campagne.

**O**N dit, & avec raison, que chaque home doit se conformer à son état : Celui d'un solitaire est de penser & de réfléchir, soit sur les objets extérieurs, soit sur soi-même, ce qui est plus important. La situation où je me trouve m'engage à remplir ce devoir ; loin du bruit du monde, & dans le silence de la retraite, ma vocation & mon bonheur consistent à perfectioner mes connoissances, & à me perfectioner moi-même.

Qu'heureux est le mortel qui du monde ignoré  
Vit content de soi-même en un coin retiré ;

Que l'amour de ce bien, qu'on nomme renommée  
N'a jamais enyvre d'une vaine fumée ;

Qui de sa liberté formé tout son plaisir,  
Et ne rend qu'à lui seul compte de son loisir !  
Il n'a point à souffrir d'affront ni d'injustices,  
Et du peuple inconstant il brave les caprices.

BOILEAU.

On lit, dans la vie de l'Empereur **TIBERE**, qu'entre les cruautés qu'il exerça envers ses captifs, une des plus grandes fut qu'il leur



Ôta la consolation des livres & de l'étude ; mais il ne put leur ôter la faculté de penser & de raisonner ; cette faculté , la plus précieuse de l'homme , n'est pas au pouvoir des tirans.

Les livres & l'étude nous auroient appris peu de chose , s'ils ne nous eussent enseigné l'art de nous en passer.

Il vaut mieux penser bien du prochain , fut ce même à nôtre préjudice , que d'en penser mal , quand ce seroit à nôtre avantage. Heureuse illusion qui , si elle ne tourne pas au profit de la vérité , tourne du moins à celui de la société , & de nôtre propre bonheur.

Dans le monde , il faut luter sans cesse contre l'intérêt , l'ambition , ou la mauvaise foi des autres. L'envie & la calomnie nous ôtent les vertus que nous avons , & nous prêtent des vices , que nous n'avons pas ; on est come forcé à être la dupe & la victime des fourbes & des méchans , ou à le devenir.

Vous êtes injuste , ERASTE , parce que la fortune vous a maltraité ; vous déclamés contre tout le genre humain , & parce qu'elle ne vous a pas acordé ses faveurs , vous refusés vôtre amitié & vôtre estime à tous les homes , que vous traités en coupables , & que vous regardés come vos ennemis. Leur résistance irrite vôtre orgueil , & parce qu'ils sont doux , modestes , compatissans , vôtre

férocité lance des traits contre eux. C'est ainsi que les flots agités de la mer, écument, jettent du sable & du limon, lorsqu'on leur oppose une digue.

Si nous ne dépendons que de nous mêmes, nous ne savons pas nous moderer, & nous conduire; si nous dépendons des autres, nous ne savons pas obéir, & toujours si indulgens pour nos propres défauts, nous ne saurions souffrir aucune tache dans ceux qui nous gouvernent.

Je viens d'observer un phénomène rare, & qui fait honneur à l'humanité, c'est un homme qui se souvient d'un ancien bienfait, & qui en est reconnoissant, sans en attendre un nouveau. Un autre phénomène, qui n'est pas moins extraordinaire, c'est un homme assez généreux, assez grand pour oublier une grâce, qu'il vient de faire, & qui croit qu'une faveur est acquitée par le plaisir de l'avoir faite.

J'ai vû encore, en sortant de ma solitude, une chose rare & curieuse, une chose que les anciens n'ont guères vû, & que les modernes voient moins encore; un homme vrai, dont la candeur coule de source; capable de faire le bien, pour l'amour du bien, & de sacrifier son intérêt particulier au bien public. On ne croira point un phénomène si extraordinaire. J'en suis le témoin.

Quelqu'un a dit qu'il faut être au dessus, ou au dessous de l'homme, pour se plaire dans la solitude ; je crois qu'il suffit d'être homme.

Dans la Société, que trouve-t-on ? Du génie, avec une vertu féroce & austère ; de l'esprit avec un mauvais cœur ; du savoir avec l'ignorance des bienséances. Après cet examen, un solitaire ne peut-il pas s'écrier :

O fortuné séjour, ô champs aimés des cieux,  
 Que pour jamais foulant vos prés délicieux ;  
 Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde  
 Et conus de vous seul oublier tout le monde !

La solitude nous éloigne de l'objet des passions, & nous rapproche de nous mêmes, mais si elle est entière, elle apesantit & abaisse le génie, en le resserrant dans un cercle trop étroit ; elle nourrit l'indolence & fortifie la paresse. Le monde au contraire, étend & enrichit le génie par la multitude des objets qu'il nous offre, par la variété des caractères des hommes, par la combinaison de leurs passions, par le comerce des idées & des connoissances, par l'émulation qu'il produit, qui excite & ouvre l'esprit. C'est un terrain qu'il faut cultiver. Si on n'y fait pas naître des fleurs & des fruits, ou il demeurera stérile, ou il ne produira que des ronces & des épines.

La campagne nous invite à la retraite, & la présente par les plus beaux côtés ; elle est

le séjour de l'inocence & de la paix. Tout y plait ; l'air pur qu'on y respire , le silence qui y règne , le chant harmonieux des oiseaux , qui flate l'oreille ; ces tapis de verdure où la vue se promène , se repose , & qu'elle se plait à contempler ; ces parfums, que répand de tous côtés cette variété de fleurs & de fruits que la nature semble prodiguer , pour le plaisir des sens , & qui fait naître dans l'ame, je ne fais qu'elle douce volupté , qu'on aime à sentir , & qu'on ne se reproche point, parce qu'elle est l'effet d'un mécanisme innocent & légitime, ouvrage de la Providence, qui ne fait rien de mauvais & de criminel. Il n'y a pas jusqu'au murmure des ruisseaux , qui serpentent dans la prairie qu'ils arrosent, qu'ils embéllissent , & qu'ils semblent craindre de quitter , qui n'ait ses charmes. Ce zéphir , qui se joue sur les feuilles & sur les fleurs ; ces vents même , tout impétueux qu'ils sont ; ces montagnes , dont le sommet se perd dans les nues , ce spectacle tout terrible qu'il est , remue les sens , & produit dans l'ame une forte de fraieur , assés semblable à celle que fait naître la représentation d'une belle tragédie , où l'on se plait à verser des larmes. Ces monts escarpés & couverts de neige & de frimats , forment une perspective agréable , si on la compare avec les valons qui sont au dessous ,

Une source abondante & pure  
Du haut du rocher réjaillit ,  
Et coule avec un doux murmure ,  
Sur un lit de fleurs de verdure,  
Qu'elle arrose & qu'elle embélit.  
Le troupeau que le mont nourrit  
Y trouve une bone pature ,  
Et semble errer à l'avanture  
Sous le berger qu'il le conduit.

Que n'aurois - je pas à dire du coucher & du lever du soleil, qui paroît lever le sombre voile qui couvroit toute la nature ! Je crains de me trop livrer aux attraits enchanteurs d'une description, dont la saison où nous sommes me fournit de si belles & de si vives images. Que ne puis-je tracer un tableau de ces fleuves majestueux , qui sont cbme des ponts de communication pour faciliter le comerce , & lier entr'elles les nations voisines ; de ces rivières , dont l'eau claire & limpide est come l'azile , le réservoir & la pépinière de cette diversité de poissons de toutes les espèces , qui nous procure une nourriture si utile & si agréable !

Tantôt c'est un miroir uni ;  
Et tantôt un afreux murmure  
Fait trembler le plus enhardi ,  
Et lui montre la sépulture ,  
Sous le flot d'écume blanchi.  
Là , cent bateaux & leur armure

D'un gros vent éprouvent l'injure ,  
 Ou suivent lentement l'alure ,  
 D'un vent , dont le souffle adouci ,  
 Sur l'eau ne fait qu'une frisure ,  
 Et d'une flote en racourci  
 Ils nous retracent la peinture.

Cette décoration me charme , je l'avoue ;  
 Depuis trente ans entiers , tous les jours je la vois ,  
 Et crois toujours la voir , pour la première fois.

Il y a , j'ose le dire , je ne fai quelle grandeur d'ame de savoir se suffire , d'être bien avec soi-même & de rendre son bonheur indépendant de l'opinion , des richesses , des dignités. Un Hermite , dans la solitude la plus profonde , n'est jamais seul , s'il a des livres , l'usage de ses sens & de sa raison. Il a une compagnie qui ne le quite point ; celle de Dieu , qui veille sur lui , qui le protège , qui le voit , qui l'entend , qui lui parle par ses ouvrages & par la voix de sa conscience ; de cet Etre suprême , qui est présent par tout , qui remplit les cieux & la terre.



## LE SAUVAGE

A P A R I S.

**T**U ne saurois imaginer, mon cher BACLOU, combien je suis content d'apprendre que tu existes dans le monde d'Espagne, come moi dans celui de France, & qu'en jettant ce papier dans un certain trou, il parviendra jusqu'à toi. Puisse-t-il te convaincre de la douleur que je ressentis sur les côtes, où l'on nous sépara, en venant d'Amérique.

Depuis cet instant fatal, tout ce qui s'offre à mes yeux, tout ce qui se présente à ma pensée, me déplaît & m'afflige. Le croirois tu, BACLOU? je ne conois de vrai bonheur que dans nos forêts, & je ne vois de vrais homes, que parmi nos sauvages. Bornés à l'instinct ils n'en font que plus raisonnables.

Ceux de ce pais, nés fous, ambitieux, méchans, ont besoin de préceptes, de loix, de châtimens, pour apprendre à être sages & vertueux; encore n'y parviennent-t-ils pas. Leurs ridicules te feroient rire, leurs vices te feroient frémir. Je vais t'en parler avec la franchise que tu me conois & le mépris qu'ils méritent.

Le lieu d'où je t'écris, que l'on appelle Ville, est dans une agitation continuelle jour &

nuit ; ses chemins , nommés rûes , sont remplis de machines , qu'on traîne , qu'on porte où que l'on roule , qui se touchent , se croisent & s'acrochent sans cesse. Joins à cela les cris perçans de mille homes , & la course rapide d'autant d'animaux , & tu n'auras qu'une foible idée , des embarras & des dangers que ces sauvages esquivent continuellement , pour aller se nuire en affaires , se montrer dans des promenades , s'ennuier à leurs jeux & se critiquer dans la société ; mais remarque bien , qu'il n'est aucune de ces choses , qui ne heurte le bon sens , n'altère la nature , ou ne blesse l'humanité.

Incapables de conoitre les avantages de la nature , les sauvages mâles en cachent le plus bel ornement , en se couvrant des piés à la tête , d'une vingtaine de pièces , soit de toile , de laine , de soie & de cuir , aussi ridicules par la singularité de leurs formes , que par la bigarure de leurs couleurs. Le visage est la seule partie qui puisse faire reconoitre ces animaux pour des homes. Leurs têtes ne sont pas même exemptes d'artifices , car elles sont couvertes de cheveux qui n'y ont pas pris racine. Le siège de la raison est il fait pour tromper ? Mais les têtes Françoises en ont elles ?

Oh ! tu vas rire : Les sauvages femelles sont bien plus ridicules ! Il seroit impossible de nombrer toutes les babioles , qui composent



font leur couverture ; mais j'ai compté jusqu'à 45 pièces principales, parmi lesquelles il en est de noires, vertes ou rouges, plus petites que le doigt, qui sont plantées sur leurs têtes, en forme de hupes ; d'autres piquées de mille trous, de deux ou trois coudées de tour, qui leur cachent les bras. Elles en ont aussi, qui chargées de plis, bigarées de couleurs, dix sept fois plus grandes que les dernières, leur envelopent le corps, & leur pendent depuis la ceinture, jusques au loin derrière elles. Leurs piés ferrés dans une coquille pointüe, ne sont posés que sur une longue cheville. Joins à cela une cage, presque aussi grande qu'une de nos cabanes, qui leur enferme la moitié du corps, & tu auras une idée des fantômes qu'on apelle femmes en ce pais.

J'oublois de te dire, qu'on chercheroit en vain sous cet attirail les traits de ce sexe : Ils sont plaqués de couleurs blanches, rouges, noires & bleües, qu'on croiroit devoir embellir la nature, & qui ne font que la défigurer. Leur gorge est aussi surchargée de cailloux brillans, qui en cachent la blancheur. Les femmes les aiment tant, qu'elles en portent un paquet à chaque oreille. Il faut que ces petites pierres donent du mérite à celles qui les portent, car j'ai remarqué, que celles d'entre ces femmes, qu'on ne daigneroit pas

regarder sans cela, étoient considérées à cause de ces cailloux.

Une chose qui t'étonnera, c'est que nombre de ces sauvages ; soit d'un sexe ou de l'autre, ne se servent ni de leurs bras ni de leurs piés. On les traîne dans des boettes à jour, on les lève, on les couche, & on les fait manger.

Tu me demanderas, sans doute, de quoi ils se nourrissent ? Ils ont comé nous du gibier, des poissons, de l'herbe & des fruits, mais les ingrats gâtent ces productions de la nature, par je ne fais quelles drogues, qui en changent la forme & le goût ; aussi paient ils de la santé, & souvent de la vie, cette dangereuse altération.

Croirois tu que ces gens là, qui se vantent d'avoir de la raison, s'acoutument à certaines boissons, qui la leur font perdre, & qu'on souffre chez ces prétendus sages, des lieux où l'on distribue ce poison, & où ils prennent plaisir à l'avalier ? Je demande à présent, qui sont les plus raisonnables, ou de ces originaux, qui se tuent avec leurs alimens, ou de nos sauvages, qui se conservent avec les leurs ?

Ils ont une manie à laquelle je ne puis me faire, & qui me donne une mauvaise idée d'eux, c'est qu'ils s'abordent toujours en ricanant ; ce ne peut être que folie, ou trahison de leur part, puisqu'ils le font, soit qu'ils se conoissent ou non, soit qu'ils se veuillent du bien ou du mal.

Il y a une distinction de grands & de petits chez ces sauvages, qui n'est établie que sur l'orgueil des premiers, & la bassesse des derniers, car ils n'ont souvent pas un pouce de hauteur, ni un grain de plus de vertu les uns que les autres; cependant ceux de la première classe ont l'avantage de vivre du travail de ceux de la seconde, de s'en faire servir & de rester oisifs, tandis que les autres suent & se tourmentent, pour bercer leur paresse & satisfaire leurs caprices.

Ces illustres faineans reposent & se divertissent dans de grandes & hautes cabannes, où ils se font appeler d'un certain nom de *Monseigneur*, & où après en avoir pesé le mérite, on reconoit souvent que ce *Monseigneur* n'est qu'un home.

Il est étonnant de voir des distinctions de rangs entre animaux de la même espèce, mais il est encore plus risible d'apprendre, que cette différence est marquée par la possession de quelques petites pièces blanches & jaunes, au moien desquelles, un seul home s'approprie le terrain, qu'auroient mille autres, & leur impose un joug, du respect & de la crainte.

Mais admire, je te prie, combien ces sauvages sont bizarres! Ce même home, qui ébloüit ici par sa grandeur, quatre lieues plus loin est si petit, qu'il s'éclipse à la vue:

On appelle cet endroit où il va *la Cour* ; C'est un país où l'on ne fait rien de naturel, où l'on ne dit rien de vrai, & où on fait alier les vues de la plus haute ambition, aux démarches les plus rampantes.

Les petites pièces, dont je t'ai parlé, ont certaine vertu magique, qui font faire le bien & le mal. L'envie d'en avoir & d'en amasser excite l'industrie des uns & develope les vices des autres ; ceux là font des chemins sur les rivières, élèvent des arbres dans les airs, savent mesurer le tems, tracer la pensée, &c.

Ceux ci emploient la ruse, la force & la violence, pour dépouiller leurs pareils de ces petites pièces. Vous en voirz qui vivant de leurs divisions, prolongent & embrouillent leurs quèrelles. Il y en a qui ne s'occupent qu'à les véxer, & qui ne s'engraissent qu'en les amaigrissent. Enfin il s'en trouve, qui les attendent sur les chemins & les égorgent pour les dépouiller. De tous ces misérables on ne punit que les derniers, & cela par le moien des loix, qui sont aussi cruelles que les crimes. Vois, je te prie, combien les hommes s'écartent du vrai, en cherchant le savoir, & s'éloignent de la nature, en voulant la raffiner ; ces mêmes loix, qui les guident, se contrarient au point, qu'en même tems la loi de l'honneur oblige un home à se venger d'un soufflet par la mort, & la loi po-

litique fait pendre le vengeur. Y a t-il du sens comun & de l'humanité, à comander & à punir la même chose ?

Il faut que cette race soit naturellement bien stupide, bien ingrate & bien corrompue, puisqu'on est obligé de lui enseigner un culte & de l'appeller dans des temples. Quel usage font ils de l'un & de l'autre ? Ils se disputent sur le culte & ils jasetent & rient dans les temples. A propos de ces derniers, leur grandeur, leur somptuosité, t'étoneroient ; mais tu serois indigné de la distraction & de l'indécence des peuples, qui s'y assemblent.

Chez nous le faîte est banni de nos temples ; le Dieu qu'on y réverre en a-t-il besoin ? Nous n'y ofrons que des cœurs aussi purs, que l'encens qu'on y brûle.

Ces sauvages, prétendus aprivoisés, ont tant besoin de morale pour valoir quelque chose, sont si peu disposés a l'écouter, qu'on la leur aprête de toutes manières. On la leur ordone dans leurs dévotes assemblées, come un devoir de religion ; on la leur présente dans des écrits, qu'on nomme *Livres*, come un éfet de la raison ; & on la leur fait goûter come un amusement dans certains lieux, qu'ils appellent *Spe&ctacles* ; mais soit qu'ils l'entendent, qu'ils la lisent, ou qu'ils s'en amusent, ils n'en font pas plus d'usage. Je vis l'autre jour, dans un

de ces endroits, un certain original, qui leur persuadoit qu'il étoit sauvage, & les faisoit rire à gorge déployée, en leur disant, qu'ils étoient tous des fous, des méchans & des fots. Il faut être bien vicieux, pour ne pas s'offenser de pareilles injures.

Je vais te doner une idée de leur mauvaise foi & de leur corruption. On est obligé de leur faire jurer au temple qu'ils seront fidèles entre maris & femmes, & ils ne le font pas plutôt, qu'ils se font mutuellement un jeu & un plaisir de se tromper & de passer dans les bras d'un autre. La foi conjugale, que nous nous gardons chez nous, parce qu'elle est un lien du cœur, se romp chez eux, quoiqu'elle soit un devoir de religion. Aussi chez eux, le sang de l'enfant méconoit le père qui l'éleve; chez nous le cri de la nature, nous fait chérir & respecter de ceux à qui nous donnons le jour.

L'amour, que nous ne conoissions que par les sens, & qu'ils prétendent raffiner sur nous, n'est pourtant rien autre ici, qu'un art ingénieux de se tromper, qu'un amusement passager où l'esprit en dit plus que le cœur. Souvent même c'est une occupation, un trafic continuel, qui changent tous les jours d'objets, ou de marchans. Dis-moi je te prie, si leur manière d'en jouir vaut la peine de le raffiner? Vois un peu combien cette nation

legère abuse de cette passion , & avec quelle inconséquence elle s'en laisse gouverner ? Rien n'est si ordinaire que de voir ceux qui prononcent les loix , déposer la gravité de cet état , dans les bras d'une baladine des spectacles , dont je t'ai parlé , & c'est l'idole qu'ils consultent pour rendre leurs oracles.

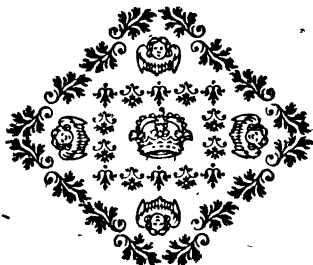
D'autres faisant comerce des petites pièces en question , après en avoir amassé des millions , les vont prodiguer à l'une de ces femmes , & la font sortir du néant , pour fouler aux piés nombre de gens au dessus d'elle.

Enfin , il n'est rien de si ordinaire que de voir ces fortes de femelles distribuer les faveurs & juger du mérite ; je dis du mérite , car malgré les travers de cette nation , on en trouve chez elle , mais il est ordinairement logé dans l'obscurité , & plongé dans la misère. S'il vient à éclater de lui même , aussitôt on se déchaîne contre lui , on lui prête des ridicules , on lui suppose des vices , & l'on m'assure qu'il y a ici des gens , à qui le don d'écrire du mal des autres , fait une réputation & procure du bien être.

A propos du mérite de ces singuliers hommes , croirois tu qu'il me sert à calculer ce qui leur manque ? Par exemple , ils ont sù mesurer le tems & n'en savent point faire usage : Ils ont de grandes machines transparentes où ils voient le dehors & leur figure ,

& n'en ont point où ils puissent voir les replis de leur cœur. Ils ont certains docteurs, qui se chargent de guérir les maux de leurs corps, mais il n'en est point qui sachent corriger les défauts de l'ame.

Plus je vois ces homes, mon cher BACLOU, plus je les trouve bisarres & ridicules. Leurs mœurs, leurs coutumes, leurs modes, leurs usages, & leurs sentimens, me font toujours regretter l'innocence & la pûreté des nôtres. Joins à cela la douleur que me coûte nôtre séparation, & tu jugeras des sentimens d'un cœur qui est tout à toi.







## SECOND DIALOGUE

*Traduit d'un vieux manuscrit latin. \**

MARCIUS, *Chevalier.*

TOLLATIUS, *Philosophe.*

CORNION, *Berger.*

CORNION *en saisissant* TOLLATIUS.

AH ! je vous tiens Philosophe trompeur , qui me donez des explications qui sont cause que les gens se moquent de moi !

MARCIUS. Arrêtez , l'ami ! Qu'est ce donc que cela signifie ?

TOLLATIUS. Je vais vous le dire. Cet home là me demanda hier , avec beaucoup d'empressement , coment le soleil revenoit de son coucher à son lever ? Je lui répondis ce qui me parut de plus vraisemblable. Sans doute qu'il ne m'a pas bien compris.

CORNION. Pas bien compris ! Que trop pour ma peine. Ne m'avez vous pas dit que

\* *Voiez le premier Dialogue dans le Journal d'Avril dernier.*

de son coucher à son lever, le soleil revenoit sur ses pas, mais qu'il n'étoit pas aperçu, parce qu'il faisoit nuit? Que la lune voulant briller seule, le soleil la laissoit faire par complaisance? Que l'éfet démontroit la cause?

TOLLATIUS. Eh bien, quel tort vous ai je fait en cela?

CORNION. Le voici. Je suis allé aussitôt dire le tout à notre Augure, qui en a si bien fait voir la fausseté, que ceux qui étoient présents se sont moqués de ma crédulité, au point de me montrer au doigt. J'en suis si outré, que j'ai grande envie de vous mettre hors d'état de jamais tromper personne.

MARCIUS. Doucement Cornion! les voies de fait ne sont pas du goût de la philosophie.

CORNION. Dites plutôt de la folomanie. Par respect pour vous, je veux bien ne pas me venger; mais c'est à condition que vous m'instruirez un peu mieux que cet home là, sur la question.

MARCIUS. Je ne vous refuse pas. Mais auparavant répondez à ce que je vais vous dire. Si vous aperceviez un cheval vigoureux dans une belle prairie, qui, au lieu de se nourrir des meilleures herbes, s'attacheroit à contempler la cime des arbres, avec un violent desir de conoitre la nature des feuilles & des fleurs, qu'il y verroit, & s'occuperoit de cette

fantaisie, jusqu'à tomber d'inanition, que diriez vous du procédé de cet animal ?

CORNION. Je dirois que ce cheval est une franche bête, puisqu'il néglige ce qui lui est absolument utile, pour s'amuser sottement à ce qui ne peut lui servir de rien.

MARCIUS. Fort bien. Mais dites-moi, CORNION, dans votre emploi de chef des Bergers, vous vous êtes, sans doute, appliqué à bien conoitre la nature des maladies des animaux comis à vos soins, afin d'y apporter les remèdes spécifiques, de même qu'à les prévenir, lorsqu'il y a lieu de les craindre ?

CORNION. J'ai bien quelques connoissances à cet égard, mais j'ignore absolument si les maladies se peuvent prévenir.

MARCIUS. Vous avez dû remarquer assez souvent, qu'il y a des années dont la température fait naitre des herbes plus ou moins bones, ou nuisibles au bétail ?

CORNION. Cela est vrai ; mais qu'y pourroit-on faire ?

MARCIUS. Il ne seroit peut être pas bien difficile de trouver des préservatifs convenables, pour empêcher, ou pour diminuer l'effet que produisent les mauvais paturages.

CORNION. Rien n'est plus sensé que ce que vous dites ; cependant je ne sache personne qui, non plus que moi, s'en soit avisé.

MARCIUS. Il me semble pourtant qu'une

pareille attention est plus relative à votre emploi, que la marche des astres, qui ne peut rien ajouter à votre bonheur.

CORNION. Je vous entends. Vous voulez me faire comprendre que je ressemble au cheval dont vous venez de parler.

MARCIUS. Vous êtes maître de tirer la conséquence que vous voudrez de votre application.

CORNION. J'avoue franchement que vous êtes bien fondé. Je profiterai avec empressement de votre leçon, dont je suis tellement satisfait, que je vous quite de l'explication que vous m'avez promise, à la charge que dans l'occasion, vous voudrez bien m'honorer de vos conseils, afin de me rendre plus recommandable dans ma profession, & plus utile à ceux que je fers.

MARCIUS. Je le ferai avec d'autant plus de plaisir, que votre candeur le mérite à bon titre: C'est sur quoi vous pouvez compter. (*A Tollatius*) Le voilà parti, que pensez-vous de son procédé?

TOLLATIUS. Mais en vérité je ne me ferois pas attendu de cet homme là, à une semblable docilité.

MARCIUS. C'est que l'étude ne l'a pas gâté. La raison chez lui est aussi simple que la nature.

TOLLATIUS. Il me semble que l'étude,

bien loin de faire tort à la raison, est au contraire très propre à la diriger, & même à la perfectioner.

MARCIUS. Cela n'est vrai que pour des homes qui, indépendamment de l'étude, ont un esprit juste & un sens droit. Mais pour ceux qui n'ont pas ce bonheur, l'étude ne développe que mieux le défaut de ces facultés. Ce qu'il y a de facheux, c'est que le nombre de ces derniers est au moins de dix contre un.

TOLLATIUS. Il seroit peut-être difficile de prouver une telle proposition.

MARCIUS. Pastrop. La lecture des productions de la plûpart de nos Auteurs seroit suffisante, mais plus encore la témérité qu'ils ont de traiter des sujets au dessus de leurs forces, & qui n'anonce pas un jugement bien sain.

TOLLATIUS. Ils le font pour s'exercer & tendre à la perfection.

MARCIUS. Qu'ils s'exercent tant qu'il leur plaira, mais qu'ils gardent leurs essais sans les produire, sur tout quand ils les font rouler sur des sujets trop relevés, tels que sont ceux *de l'existence de Dieu, sur le libre arbitre sur la nature de l'ame, sur son union avec le corps, & de plusieurs autres équivalens, auxquels les plus grands génies n'ont osé toucher qu'en tremblant.*

TOLLATIUS. Mais en matière de belles

lettres, chacun est libre de se livrer à son goût.

MARCIUS. Dites plutôt à son orgueil. Un Auteur médiocre croit mériter un plus haut degré d'estime, à proportion que le sujet qu'il traite est plus relevé. Il peut réussir à tromper de bones gens, mais il perd beaucoup auprès des personnes éclairées, qui sont au fait des choses.

TOLLATIUS. On n'a pas toujours le bonheur de réussir dans les matières difficiles. Nous avons vû de grands génies échoüer plus d'une fois.

MARCIUS. C'est que l'orgueil leur aiant fait croire qu'ils pouvoient primer dans tous les genres de littérature, ils se sont remplis de l'idée flateuse de se faire regarder come des homes universels. Qu'arrive t'il de ce procédé? Les ouvreges foibles & mal conçus diminuent considérablement le prix des excellens. On se défie, avec raison, d'un Auteur, qui, quoique sublime dans un genre, n'a pas le sens comun dans un autre. Dès-lors sa réputation devient équivoque, & le tems la réduira peut être à rien. PLATON, SOPHOCLE, VIRGILE, HORACE, s'en sont tenus à ce qu'ils entendoient le mieux: Aussi les voions-nous passer à l'imortalité.

TOLLATIUS. Le plus grand nombre des Auteurs de nos jours travaillent bien moins

pour l'imortalité, que dans la vûe de s'amuser agréablement.

MARCIUS. Ne vaudroit il pat mieux s'amuser utilement ? Le comerce, l'agriculture, quelques branches des beaux arts, la physique, les curiosités naturelles, mille moyens de servir ses compatriotes, ne font-ce pas des amusemens dignes du bon citoien ?

TOLLATIUS. Vous avez raison. Mais tout le monde n'a pas des talens pour réussir, ni du goût pour se livrer à ces objets. D'ailleurs il faut se donner bien des mouvemens, souvent avec peu de succès. Non pas que pour composer un écrit, tout est bientôt trouvé. On s'amuse dans son cabinet, sans avoir rien à démêler avec personne, & l'on est maître de choisir, de quitter, de reprendre le sujet qui nous plait le plus & nous coûte le moins.

MARCIUS. Je puis donc conclure de ce que vous dites, que ce n'est pas tant l'émulation qui fait cette foule d'écrivains médiocres, qu'une véritable paresse. Il est bien juste que les enfans ressemblent à leur mère. Mais permettez moi de vous dire, TOLLATIUS, que vous n'êtes que trop dans ce cas : C'est à votre raison à vaincre une pareille disposition. Mais voici l'heure où je dois m'amuser à mettre d'acord deux de mes voisins, qui ont d'assez grands intérêts à démêler ;

si j'ai le bonheur de réussir, je serai bien plus flaté, que si j'avois composé la plus brillante dissertation sur une futile question académique. ADIEU. G. M.



## HISTOIRE

*De la conjuration de LEARCHUS, contre ARCESILAS, Roi de Cyrène.*

Former de noirs complots c'est ouvrir un abîme :  
Malgré tous nos détours, le crime est toujours crime.

**L**E PÈRE d'ARCESILAS étoit BATTUS, auquel sa sagesse & la félicité de son règne firent doner le surnom d'EUDEMON, ou d'heureux; son Fils ARCESILAS ne lui ressembla à aucuns égards, ni par ses vertus, ni par le bonheur de sa destinée, qui fut très funeste : Elle devoit l'être presque nécessairement, puisqu'il étoit cruel, plongé dans la volupté, & livré à un favori, auquel il avoit une aveugle confiance, quoique son ambition éfrénée dût le rendre justement suspect. Ce favori étoit LEARCHUS, qui faisoit secrètement ses efforts pour indisposer le cœur du peuple contre son Souverain légitime, & le faire haïr de ses sujets, pour s'en faire aimer, en plaignant leur sort, & leur faisant des largesses, de l'argent qu'il pilloït à son Prince,



Prince, dont le trésor étoit toujours vuide, malgré les impôts excessifs dont il chargeoit le peuple ; dans le tems que les cofres du favori étoient pleins, ce qui le rendoit plus puissant que le Roi lui-même. Il fomentoit le mécontentement des sujets, & les excitoit sous main à la révolte, afin de se faire un parti redoutable, & de se mettre lui-même à leur tête, pour arracher la couronne de dessus la tête du Roi, & la placer sur la sienne\*.

La Reine, Princesse ferme, pénétrante & habile, ne tarda pas à découvrir ses projets, & pour les déconcerter & les rompre, elle le fit appeler dans son cabinet, & lui dit ; qu'elle avoit pénétré ses desseins, qu'elle avoit les yeux ouverts sur sa conduite & sur ses complots, & que si elle n'en avoit pas encore parlé au Roi, c'étoit par considération & par reconnoissance des services qu'il avoit rendus au feu Roi ; mais que s'il continuoit à former des trames criminelles, elle feroit la

---

\* M. de SULEI, dans l'histoire de HENRI IV, fait une réflexion judicieuse que voici ; les révolutions, dit-il, & les conjurations, ne sont point un effet du hazard & du caprice des peuples ; rien ne révolte plus les grands, qu'un gouvernement foible & dérégulé. Pour le peuple, ce n'est jamais par envie d'ataquer qu'il se soulève, mais par impatience de souffrir.

première à le dénoncer; & qu'elle seroit elle-même son acufatrice. LEARCHUS, qui savoit qu'elle n'avoit que des soupçons, & non des preuves, nia formellement d'être entré dans aucune conspiration contre son Souverain, & protesta de sa fidélité & de son attachement à sa personne. Il aimoit la Reine ERIXO, qui étoit jeune & belle, & qui n'avoit qu'un fils encore enfant, & d'une santé infirme & délicate: Il se proposoit de l'épouser après la mort du Roi. Son amour pour elle, & l'ouverture qu'elle venoit de lui faire, l'engagèrent à précipiter l'exécution de son projet. Pour y réussir, il invita ARCELILAS à un grand festin, où on lui servit par son ordre, du vin mêlé d'un poison subtil, qui fit son effet à la fin du repas. Ce Prince étant mort, presque subitement, LEARCHUS fit courir le bruit qu'il avoit été suffoqué par l'excès du vin & des viandes; mais la Reine attentive à tous les événemens, n'y fut point trompée. Elle fut au désespoir de s'être laissée prévenir par ce traître, & se hâta de faire couronner son fils, avant qu'on pût usurper son trône. LEARCHUS, qui avoit prévu ce qui devoit arriver, s'oposa au couronnement de ce jeune Prince, prétextant qu'étant encore enfant, il étoit incapable de gouverner, & que l'état avoit besoin d'un maître, qui pût le défendre contre les ennemis qui le menaçoient. Aiant

préparé les esprits à cette révolution, il usurpa l'autorité souveraine, & voulut forcer la Reine à lui donner la main. Elle le détestoit, mais elle fut contrainte de dissimuler sa haine pour sauver la vie de son fils; elle feignit donc de se rendre à ses sollicitations. S'étant rendue dans le temple de VENUS, où l'on devoit faire la cérémonie de son mariage avec le tyran, elle lui enfonça un poignard dans le sein, dans le tems qu'il lui présentoit la coupe nuptiale, & satisfit par ce sacrifice sa vengeance & les Dieux.

HERODOTE raconte un peu différemment la mort de cet usurpateur; il dit que le tyran aiant menacé la Reine de faire mourir son fils, si elle refusoit de l'épouser, elle se rendit, pourvû que la cérémonie du mariage se fit chez elle, en présence de son frère POLIAQUE; mais dès que le tyran fut entré, deux jeunes homes dont il avoit fait mourir le père, le tuèrent, & jettèrent son corps par les fenêtres.





## E X T R A I T

*De L'ESSAI de M. le Ministre ALBERT STAPPER, sur la question proposée par la Société Oeconomique de BERNE, pour l'année 1759.*

**I**L s'agissoit d'expliquer *les raisons qui doivent engager la Suisse par préférence à la culture des blés : Les empêchemens généraux & particuliers qui s'y rencontrent : Les moïens généraux & particuliers que ce païs fournit, relativement à cette culture.*

M. STAPPER, qui a remporté le premier prix, suit dans son essai, la division indiquée naturellement par la question même. Pour établir, dans la première partie, la nécessité & les avantages de la culture du grain en Suisse, il pose des principes généraux sur ce qui fait le bonheur d'un païs. Quand un païs est obligé de tirer de l'étranger plus de denrées, qu'il ne peut en fournir en échange, il tend visiblement à sa ruine. Quand, au contraire, il peut fournir au dehors l'équivalent de ce qu'il en tire, il peut subsister, sans que cependant ses richesses ou son bonheur s'augmentent d'une manière sensible.

„ Mais quand un païs peut fournir à ses voi-  
 „ sins de son superflu, quand la sorne de ce qu'il  
 „ envoie au dehors est beaucoup plus considé-  
 „ rable , que celle de ce qu'il en tire ; quand  
 „ un comerce étendu & florissant le met en  
 „ état de fournir à ses voisins ce qu'il va ache-  
 „ ter dans les païs éloignés , le bonheur de ce  
 „ païs là est parv nu à son comble : Les richesses  
 „ des autres peuples s'y acumulent; ses ha-  
 „ bitans se multiplient & s'enrichissent; sa  
 „ puissance s'augmente ; son état devient cha-  
 „ que jour plus florissant.

Pour faire à la Suisse l'aplication de ces principes généraux , il examine dans lequel de ces trois états elle se trouve & il conclut, ensuite de quelques observations, qu'elle est dans le second, c'est à dire, que l'importation balance l'exportation. Elle n'a donc pas atteint le plus haut degré de prospérité auquel elle peut tendre. Pour y parvenir , il faut augmenter ses productions & diminuer ses dépenses, & rien de plus propre pour cela que l'encouragement à la culture du grain, afin de faire rester les sommes considérables qui sortent anuellement pour ce comerce, & peut-être même de le rendre assés abondant, pour en fournir encore aux voisins. Il en résulteroit un autre avantage: L'abondance du grain augmenteroit le comerce des chevaux, des bêtes à cornes & du fromage, qui sont les

principales sources des richesses de la Suisse : Les grains de toute espèce fortifient & entretiennent les chevaux & servent à engraisser les bêtes à cornes. Un troisième avantage seroit la diminution du prix de la bière, dont vraisemblablement plusieurs personnes feroient usage, si elle n'étoit presque pas aussi chère que le vin, & cela empêcheroit la sortie de bien de l'argent qui passe en Alsace, en Bourgogne, &c. pour le vin qu'on en fait venir.

M. STAFFER, après avoir établi la nécessité de la culture des grains, examine jusques à quel point cette nécessité s'étend dans la Suisse. „ Quand je dis que la culture des  
 „ grains est nécessaire, je ne veux pas dire  
 „ que l'on doive couvrir la terre de blés : Cela  
 „ seroit même impossible. On entend seule-  
 „ ment par là, que l'on doit tirer de chaque  
 „ terrain toute l'utilité possible ; que l'on doit  
 „ s'appliquer à l'agriculture principalement,  
 „ dans les lieux où l'on peut la faire sans di-  
 „ minuer le profit que l'on tire des autres par-  
 „ ties du terrain : On doit au contraire l'aban-  
 „ donner partout, où elle seroit un obstacle  
 „ à ce que l'on profitat des autres terres”.  
 Pour expliquer sa pensée, il examine les différens terrains qui se trouvent en Suisse, leur différente aptitude à produire une espèce plutôt qu'une autre, & il conclut cet article en disant, qu'on doit ensemençer les terres, tou-

tes les fois que cela n'empêche pas que l'on ne fasse un meilleur usage de tout le terrain qu'on possède.

La seconde partie de cette dissertation, traite des obstacles, qui arêtent les succès de l'agriculture en Suisse. L'Auteur en indique onze, dont les six derniers sont moins généraux que les autres, & se rapportent plus particulièrement au canton de Berne.

Le premier obstacle est la mauvaise terre que l'on rencontre presque partout. Il faut beaucoup de travail & de frais pour la préparer.

Le second obstacle est pris des froids, qui se font sentir particulièrement en hiver & au printemps.

Les préjugés & l'ignorance des gens de la campagne font un troisième obstacle. Un paysan n'apprend à son fils, que ce qu'il a lui-même appris de son père. Toujours uniforme dans ses procédés, il n'essaye rien de nouveau. Si on lui propose quelque nouvelle méthode, propre à bonifier ses terres, il répond avec un froid glaçant : Nos pères, plus sages que nous, n'ont jamais rien fait de pareil. Il ne conçoit pas comment il est possible d'imaginer quelque chose que les pères n'aient pas su \*.

---

\* *Note des Edit.* Le reproche, que l'Auteur fait ici aux habitans de la campagne, ne pourroit que

Le quatrième obstacle vient de la qualité des pais qui environent la Suisse. La France, l'Italie & la Suabe, non seulement ont assés de grain pour entretenir leurs habitans; mais peuvent même nous faire part de ce qu'il y a de trop.

L'Auteur trouve un cinquième obstacle dans la quantité de bois dont la Suisse est couverte. D'un côté ils occupent un terrain, qui pouroit être ensemencé, & de l'autre ils rendent nôtre pais plus sauvage & nôtre climat moins temperé.

Les paturages comuns forment un sixième obstacle à la culture des grains. Il y en a beaucoup trop dans le canton de Berne. M. STAFFER s'étend beaucoup sur cet article, & il prouve, tant par des raisonnemens que par des exemples, combien la comunion des paturages est nuisible.

Les fabriques, établies en quelques endroits, sont un septième obstacle à l'agriculture. Voici ce que l'Auteur dit là dessus.  
 „ Que l'on ne croie pas que je sois l'ennemi  
 „ des fabriques & manufactures. Bien dirigées

trop être appliqué à la plus grande partie des homes. Le préjugé, l'amour des anciennes pratiques, des anciennes idées est, & a toujours été, l'un des plus grands obstacles aux progrès des connoissances humaines.



„ elles font d'une grande utilité : Elles nourif-  
„ sent un grand nombre de pauvres & elles  
„ enrichiffent quelques particuliers. Plus il y  
„ a de perfonnes riches dans un païs , plus il  
„ eft floriffant. Quand je dis que les fabriques  
„ font nuisibles à l'agriculture, je ne parle que  
„ de celles , qui font mal placées. Je m'ex-  
„ plique. Elles ne nuifent pas dans les villes ;  
„ là elles font utiles ; c'eft là leur véritable  
„ lieu. S'il y en a quelques unes qui ne puis-  
„ sent être établies qu'au dehors , on peut le  
„ faire , pourvû qu'on n'y admette que des  
„ habitans de la ville. Je n'ai jamais oui dire  
„ que les fabriques , qui font aux environs  
„ de Zoffingue , fuissent nuisibles à l'agricul-  
„ ture. La plupart des prés de ces lieux là  
„ peuvent être arosés ; ils raportent avec peu  
„ de travail ; il y a peu de terrain que l'on  
„ puisse ensemencer. Dans l'Oberland , dans  
„ le Simenthal , dans le Veisland , où il n'y a  
„ pas beaucoup de terres labourables, l'on s'y  
„ applique furtout à élever beaucoup de bétail ;  
„ occupation qui ne demande pas autant de  
„ travail que la culture de terres : Là encore  
„ les fabriques ne nuifent pas.

„ Dans les endroits au contraire , où l'on  
„ ne peut pas profiter du terrain , qu'en le  
„ cultivant avec foïn , il eft évident que les fa-  
„ briques font funeftes. Afin qu'on put les y  
„ fouffrir , il faudroit que le païs fut affés

» peuplé , pour que les habitans fussent en  
 » état de s'appliquer à ces deux ouvrages, sans  
 » qu'ils se nuisissent réciproquement. Elles  
 » seroient encore supportables , si on n'y avoit  
 » besoin que des vieillards , ou des enfans ,  
 » qui ne sont pas assez forts pour labourer la  
 » terre. Souvent j'ai été irrité de remarquer  
 » des campagnes labourables , mal entreten-  
 » nûes , tandis que je vois des mains , assez  
 » fortes pour travailler à la terre , occupées à  
 » filer ou à tricoter des bas.

Le huitième obstacle est l'indivisibilité des  
 terres. Il y a plusieurs endroits dans la partie  
 du canton de Berne appelée le *pais Allemand* ,  
 où le cadet des fils d'un bon paysan hérite tou-  
 tes les terres de son père , qu'il achète de ses  
 aînés ou de ses sœurs, suivant une estimation,  
 qui d'ordinaire est à son avantage. Par là il se  
 trouve surchargé de terres , dont il néglige  
 une partie , tandis qu'elles auroient été bien  
 cultivées , si chacun avoit eû la portion.

Le partage mal entendu du terrain forme  
 le neuvième obstacle. Souvent on sème du  
 grain dans une terre , qui ne devrait être  
 employée que pour des paturages , tandis  
 qu'on laisse des prés dans des lieux propres  
 à être labourés.

Le dixième obstacle vient de ce que , dans  
 plusieurs endroits, on ne tire pas de l'eau tout  
 le parti qu'on pouroit en tirer.

Les vignes font le onzième obstacle, sur tout dans les endroits où il y a beaucoup de campagnes sèches. L'Auteur en allègue deux raisons : Premièrement les vignes demandent quantité d'engrais ; en second lieu elles exigent beaucoup de travail.

Dans la troisième & dernière partie de cette dissertation, M. STAPPER indique les avantages que l'on auroit en Suisse pour la culture des grains.

Le premier se tire de la grande variété du terroir, & de la facilité que l'on auroit conséquemment de choisir toujours le plus propre à chaque espèce de grain, de même que d'améliorer les terrains qui l'exigeroient, en y mêtant d'autre terre.

La grande abondance de bétail, que l'on élève en Suisse, est un second article propre à favoriser la culture des blés. Elle procure à un prix très modique les atelages nécessaires au labour, & fournit abondamment l'engrais.

Le nombre des rivières dont la Suisse est arrosée est un troisième avantage, pas la facilité qu'elles procureroient pour le transport des blés.

La modicité de l'intérêt de l'argent est un quatrième avantage. „ Les Auteurs François, „ qui parlent de l'agriculture, dit M. STAPPER, „ nous assurent qu'une des causes qui la font „ tomber parmi eux, ou du moins qui l'em-

„ pèchent de se pousser , come elle pouroit l'è-  
 „ tre, c'est le gros intèret que l'on paie de l'ar-  
 „ gent. On y demande six pour cent & au delà  
 „ . . . . Nous avons donc à cet égard de l'avan-  
 „ tage sur nos voisins; le païsan trouve de l'ar-  
 „ gent à quatre pour cent & même à moins.

„ Le cinquième & dernier avantage dont  
 „ nous jouïssons , pour l'encouragement de  
 „ l'agriculture , continuë l'Auteur , est celui  
 „ qui me paroît le plus considérable : Je veux  
 „ parler de l'administration aussi douce que  
 „ sage , sous laquelle nous avons le bonheur  
 „ de vivre. Cette idée agréable remplit mon  
 „ cœur des plus vifs sentimens. Je bénis sou-  
 „ vent la Providence , qui m'a fait naître  
 „ dans un tel païs, sous une telle domination,  
 „ Le seul objet des soins de nôtre Souverain  
 „ est de procurer aux peuples , qui lui sont  
 „ soumis , les biens de la paix , du repos & de  
 „ la sûreté , &c.

*EXTRAIT de l'Essai de M. Jean BERTRAND,  
 Pasteur à Orbe , qui a remporté le second  
 prix , sur les mêmes questions que la pièce pré-  
 cedente.*

**M.** BERTRAND établit d'abord la nécessité  
 générale de l'agriculture , qui contribue à su-  
 venir aux besoins les plus essentiels de l'home.  
 „ Le nourri des bestiaux, le labour des champs,

„ la culture des vignes , la plantation des ver-  
 „ gers , le ménagement des prés , la façon des  
 „ jardins , l'établissement des bois , le gou-  
 „ vernement des forêts nous procurent le  
 „ manger , le boire , le vêtement & l'habita-  
 „ tion. Mais entre tous ces objets , continüe  
 „ l'Auteur, il n'en est point de plus intéressant  
 „ que le labourage , destiné à nous fournir le  
 „ pain , qui fait la base de nôtre nourriture.

La Suisse , étant extrêmement peuplée & fai-  
 sant une grande consommation de pain, doit ,  
 plus que tout autre pais , travailler à la mul-  
 tiplication du blé, pour rémédier à quatre  
 grands inconvéniens auxquels elle est exposée  
 en en tirant du dehors : 1°. L'argent sort  
 du pais : 2°. Le pais se dépeuple. 3°. Les  
 manufactures languissent : 4°. Enfin nous so-  
 mes par là dans la dépendance de nos voisins.  
 Ces quatre inconvéniens forment le sujet de  
 quatre paragraphes , dans lesquels M. BER-  
 TRAND en démontre la réalité , & il réfute  
 ensuite quelques objections que l'on pourroit  
 lui faire.

Après cela il entre dans le détail des ob-  
 stacles que l'on rencontre en Suisse , pour l'a-  
 mélioration des terres. Quelques uns vien-  
 nent de la nature des terres elles mêmes ; &  
 les autres de la part des laboureurs. Parmi  
 les premiers , il en compte huit. 1°. La plû-  
 part de nos champs sont pénibles. 2°. Plu-

fleurs sont remplis de fils d'eau. 3°. Leur nature varie extrêmement. 4°. Leur disposition entraîne diverses incommodités contraires à leur bone culture. 5°. La culture des vignes empêche la culture des champs. 6°. Les fermes en général sont trop chères. 7°. Nos terres sont sujettes aux hanetons. 8°. Les paturages comuns sont préjudiciables. Parmi les difficultés qui viennent de la part des laboureurs, l'Auteur en compte six. 1°. La plûpart des laboureurs sont indociles. 2°. Ils ne sont pas dirigés. 3°. Il nous manque même de laboureurs. 4°. Ils sont indolens. 5°. Ils sont chers & dissolus. 6°. Ils ont trop d'ardeur pour voiturer les marchandises.

M. BERTRAND développe séparément chacun de ces obstacles avec beaucoup de clarté; mais en même tems avec toute la précision que requiert la nature de sa dissertation. Pour faire sentir toute l'étendue du second inconvénient qu'il a indiqué, de la part des terres, il parcourt les maladies qu'occasionent les eaux souterraines, lorsqu'elles ne sont pas au dessous de deux piés & demi de la superficie du terrain; c'est ce qui rend le blé niellé, charbonné, avorté ou venté, ergoté, rouillé &c.

Après avoir examiné tous ces inconvéniens, l'Auteur en cherche les remédes & les avantages. 1°. L'éducation que l'on done

aux jeunes gens de campagne. 2°. Les Suittes sont robustes. 3°. Nous avons de bones bêtes d'atelage & en grand nombre. 4°. Nous abondons en fumier. 5°. Nous pourrions profiter de divers autres engrais. 6°. Nous ne fomes ni chargés d'impôts, ni exposés aux fureurs de la guerre. 7°. Nos domaines ont peu d'étendue, 8°. Nos Laboureurs ont en mains les moïens pour prévenir les accidens qui surviennent au blé. 9°. Par la législation, on pouroit rendre plus honorable l'état des laboureurs. 10°. Par le même moïen, on peut coriger en partie les inconveniëns des enrolemens, qui privent les campagnes de plusieurs jeunes gens à la fleur de leur âge. 11°. Par le même moïen, il n'est pas impossible de réprimer l'ivrognerie & la fainéantise. 12°. Par le même moïen on peut favoriser les champs & leur culture. 13°. Par le même moïen enfin, on peut contribuer à la diminution des vignes.

Il seroit difficile, sans entrer dans des longueurs déplacées dans ce Journal, de suivre l'Auteur dans la discussion de tous ces articles. Après les avoir indiqués, nous nous bornerons à rapporter le précis de ses idées, relativement aux vignes.

Il trouve bien des inconveniëns dans des ordres positifs d'extirper toutes les vignes établies aux dépens du labourage. Quoiqu'il

paroisse du premier coup d'œil, que ce seroit  
 un moien certain d'ateindre son but ; „ est-  
 „ on bien assuré, dit l'Auteur, qu'il n'en ré-  
 „ sulteroit pas des maux équivalens à ceux  
 „ que l'on cherche à guérir ? Telle vigne ara-  
 „ chée dans des lieux fertiles pouroit souvent  
 „ rester en friche. Il y en a beaucoup de très-  
 „ petite étendue, qui courroient risque de de-  
 „ venir inutiles. Que deviendront tant de  
 „ bons ouvriers, en atendant que la nouvelle  
 „ œconomie ait pris consistance ? Que de-  
 „ viendroient nos campagnards, si leurs bêtes  
 „ à cornes, multipliées par l'augmentation  
 „ des prés, venoient malheureusement à être  
 „ ataquées par quelque maladie épidémique ?  
 „ N'y auroit il point de partialité à craindre  
 „ de la part de ceux qui seroient chargés de  
 „ déterminer les vignes qui devoient être  
 „ dénaturées. En un mot, il est plus dange-  
 „ reux qu'on ne pense de gêner l'industrie &  
 „ l'agriculture. Qu'on laisse faire le vigneron  
 „ & le propriétaire, s'ils ne trouvent pas  
 „ leur compte à l'œconomie actuelle de leurs  
 „ terres, ils changeront insensiblement de  
 „ méthode, & je ne doute pas que bientôt  
 „ nous ne voions couvertes de grains les ter-  
 „ res basses, qui sont sujettes à la gelée, &  
 „ que l'imprudence de nos pères avoit planté  
 „ en vigne. Cependant la législation pouroit  
 „ aider, par des réglemens indirects, la dis-  
 „ position



„ position actuelle des cultivateurs, & réta-  
 „ blir par des moyens doux la culture de nos  
 „ terres dans son ordre naturel. Pour cela,

„ On pouroit accorder droit de retrait sur  
 „ une vigne propre au blé à toute personne qui  
 „ s'engageroit à l'arracher.

„ On pouroit céder les lods de première  
 „ vente & acorder suspension de dixme & de  
 „ cense, pendant quelques années, à des  
 „ vignes dont on feroit des champs.

„ On pouroit acorder le droit de clos & de  
 „ récolts sans rien paier à ces vignes là, car  
 „ la police prétend qu'elles ne sont telles, que  
 „ parce qu'elles sont en vignes.

„ On exécuteroit les Mandats de 1663 &  
 „ 1673 qui prohibent la plantation de nou-  
 „ velles vignes dans les terres labourables &  
 „ dans les lieux non escarpés.

„ On acorderoit, à ceux qui arracheroient  
 „ des vignes, une portion sur les eaux à por-  
 „ tée, quand même d'autres en jouiroient, à  
 „ moins que cette possession ne fût fondée sur  
 „ un titre positif & légal. Ce sont là tout au-  
 „ tant de petites faveurs, qui contribueroient  
 „ à l'extirpation des vignes, dans des terrains  
 „ à blés, &c.





## L E T T R E

D'UN

H O M E D'ESPRIT

A UN OFFICIER,

*Sur les trois ouvrages les plus célèbres, peut-être qui aient paru depuis le commencement du siècle : L'AMI DES HOMES, DE L'ESPRIT, L'ESPRIT DES LOIX.*

**V**OUS avez sans doute entendu parler de *l'Ami des homes*, ou du *traité sur la population*, par M. le Marquis de MIRABEAU; je vous invite à lire cet ouvrage; vous y trouverez peu d'ordre, beaucoup de répétitions, des parties qui rentrent les unes dans les autres; mais quel feu! quelle profondeur! quelle morale! C'est la raison, c'est la vertu qui passe par les brafiers d'une imagination toujours ardente; je ne conois point d'auteur qui soit plus disert; je n'en conois point de si éloquent; cet home là est sublime, lors même qu'il discute & qu'il détaille; j'avois crû jusqu'à présent que la véritable éloquence ne pouvoit appartenir qu'aux ames républicaines; je me trompois, Monsieur;

les traits dont l'amour de la liberté arma les *Démofthènes*, n'ont rien de plus puissant & de plus actif que ceux que le Marquis de MIRABEAU puise dans le sentiment des devoirs de l'homme sujet. On trouve sa diction incorrecte, entr'ouverte, barbare, cela se peut; mais si, lorsque notre langue se formoit, elle eût été mise en œuvre par des génies de cette force & de cette élévation, le François n'auroit à se plaindre, ni de l'indigence, ni de la foiblesse de l'instrument de ses idées.

*De l'Esprit*: c'est le titre d'un ouvrage que M. \* \* \* \* vient de publier. Long tems avant que ce livre parût, on eut grand soin de prévenir le public, & l'on n'oublia rien pour lui persuader qu'il falloit mettre cet ouvrage en regard avec l'ouvrage de M. de MONTESQUIEU; c'étoit comparer la hutte du sauvage, aux monumens éternels de l'Égypte. M. \* \* \* \* a travaillé, dit-on, vingt ans à ce traité; M. \* \* \* \* s'est donc appliqué pendant vingt ans à dégrader le principe de toutes les actions humaines, à empoisonner toutes les sources de la morale, à dissoudre, en un mot, tous les élémens de la société. Falloit-il tant de travail & de tems pour ne rien dire que de dangereux, sans jamais rien dire de neuf; pour réchauffer des systèmes, qui, s'ils avoient dû faire fortune, l'auroient faite il y a deux mille ans, puisqu'ils avoient

été présentés au peuple le plus inquiet & le plus libre qui fut jamais ; pour ranimer enfin des opinions toujours confondues par la raison , toujours prosrites par l'autorité.

L'Auteur débute par réduire toutes les facultés de l'home à la sensibilité passive ; tout ce qu'il dit à ce sujet n'est que la traduction & le développement d'une partie du traité de HOB-BES, *de homme*. Juger, selon M. \* \* \* \* n'est autre chose que sentir. Vous savez, Monsieur, que les premiers Philosophes de la Grèce pensèrent que rien n'avoit une essence propre, que les êtres étoient dans un flux perpétuel, que tout couloit à peu près come nous voions couler ces grands fleuves qui présentant sans cesse la même surface, ne laissent apercevoir que leur mouvement. On ne tarda pas de transporter ce système du physique au moral. PROTAGORE en conclut que l'home étoit la mesure de tout, & que savoir n'étoit autre chose que sentir. Vous trouverez dans les dialogues de PLATON, & sur-tout dans son *Theatète* les solides raisons qu'emploie SOCRATE pour combattre ce sentiment. Mais, sans renouveler ici des discussions métaphisiques que M. \* \* \* \* a jugées inintelligibles & cependant ingénieuses, n'oposons à cet écrivain, qui, pour me servir de l'expression de SOCRATE même, *nie tout ce qu'il n'empoigne pas*, que des raisons

palpables. Lorsqu'à un tableau de RUBENS que j'ai sous les yeux, je préfère un tableau de RAPHAEL que j'ai vû autrefois, n'éprouve-je pas une sensation? Ne porte-je pas tout à la fois un jugement? Et la sensation que j'éprouve n'est elle pas subjuguée par le jugement que je porte? Mais, dira M. \* \* \* \* ce jugement n'est autre chose qu'une sensation meme. Je lui demande premièrement coment une sensation afoiblie peut triompher de la sensation actuelle? En second lieu, coment l'idée, ou, pour me servir de ses termes, la sensation afoiblie de corection, de proportion & de grace, peut déterminer mon jugement au préjudice de la sensation actuelle que je reçois de la couleur, objet propre & immédiat de la vûe? Coment enfin dans un être purement passif & tellement modifié par les choses environantes, qu'il n'auroit sur elles que la réaction machinale atachée a tout corps élastique, coment, dis-je, acorder la coexistence de deux affections, dont la plus afoiblie l'emporte sur la plus forte, la plus présente & la plus propre du sens.

Que veut on dire lorsqu'on nous reproche de sacrifier la profondeur & la vérité des pensées aux délices de l'expression, la science du trait aux prestiges du coloris, les substances aux petits éfets? Pourquoi préférez-vous,

Monsieur, le mot d'un Spartiate à nos discours Académiques? Ne voit on pas aujourd'hui plus que jamais les plaisirs des sens presque toujours en opposition avec les plaisirs de l'esprit & de la raison? J'entends une musique délicieuse; elle est déplacée, toute délicieuse qu'elle est, je la réproûve. Comment l'idée des convenances & des rapports que tout art doit avoir avec son objet, idée assurément étrangère au sens de l'ouïe, peut elle l'emporter sur la sensation exquisite que me fait éprouver le matériel des sons, objet propre & immédiat de l'ouïe? N'en déplaise à M. \*\*\*\*, il philosophe come un enfant; il n'envisage que les surfaces & les extrémités de la nature. LEIBNITZ, après avoir lu l'ouvrage de LOCKE s'écria dans une lettre écrite à un de ses amis: *De naturâ mentis humanae quam tenuiter philosophatur* LUKIUS!. De quel terme se seroit servi ce grand home, s'il avoit connu & qu'il eût daigné définir la manière de M. \*\*\*\*? C'est sans doute pour faire honneur à sa these que cet écrivain n'a rien créé, n'a rien produit dans son ouvrage, qui, pour lui rendre ses termes, n'est en effet qu'un tissu de sensations continuées & très afoibles.

M. \*\*\*\*, come vous le jugez bien, ne reconnoît point de cause finale. L'home, dit-il, ne s'est perfectionné à l'exclusion des autres,

animaux , que parce que la nature a ataché cinq doigts au bout de son poignet , au lieu d'y atacher la pate d'un ours , ou la corne d'un cheval. DEMOCRITE & EPICURE prétendoit que la main n'avoit pas été donnée à l'home , parce que ce devoit être un animal industrieux , mais que son industrie lui étoit venue de la disposition de ses mains ; que la nature n'avoit point divisé l'épine du dos pour doner plus de souplesse aux mouvemens de l'animal , mais que le mouvement avoit rompu l'épine & l'avoit divisée en vertébres ; que les mamelles n'avoient pas été placées sur le cœur pour le défendre , pour y recevoir de la chaleur , pour que l'enfant pût trouver plus comodément sa nourriture , mais que l'enfant errant sur le corps de sa mère & cherchant çà & là sa nourriture , avoit sucé le bout de la mamelle & en avoit fait sortir le lait. Toutes ces vieilles impertinences de l'esprit humain ont été renouvelées par M. \* \* \* \* & regardées come originales : Car ce n'est plus par la conoissance de ce qui s'est dit & de ce qui s'est fait qu'on cherche à étendre son existence ; c'est par les rêves , les délires & les chimères. L'érudition ne doit être la ressource que des homes qui ne sçavent pas penser par eux mêmes ; c'est la maxime dont les philosophes du jour remplissent le plus qu'ils peuvent les têtes vuides de notre jeu-

neffe; ils tâchent fans doute par là, ou de justifier leur ignorance, ou d'afoiblir l'autorité du favant, en état de prouver que leurs ridicules & leurs folies mêmes ne leurs appartiennent pas.

C'est de la turbulence & de l'exces des passions, qu'à l'exemple de quelques sophistes de l'antiquité, M. \* \* \* \* voudroit faire sortir les vertus & le bonheur. Les raisons qu'il apporte pour tâcher de confondre, ou plutôt de détruire toutes les notions du juste & de l'injuste, ont paru victorieuses & sans replique au peuple des lecteurs. Ils ignorent, ces admirateurs imbéciles, que PLATON a mis les mêmes armes entre les mains des sophistes, qu'il introduit dans ses dialogues & qu'il leur a fait manier avec infiniment plus de force & d'adresse. Je n'en veux pour exemple, que ces paroles qu'il met dans la bouche de CALLICLES. „ Les loix ne sont „ l'ouvrage que de l'envie & de la foiblesse ; „ des homes vils & pusillanimes, jaloux de „ l'excellence & de la supériorité dont la nature avoit doué d'autres homes, & incapables de s'élever jusqu'à la hauteur de ces „ ames privilégiées, ont cherché, dans le sentiment toujours ingénieux de l'envie, les „ moyens de les abaisser jusqu'à eux ; ils ont „ arangé la louange & le blâme d'après leurs „ intérêts personnels, & par les mots de *juste*



» & d'injuste, d'honête & de deshônête, come  
 » par autant d'enchantemens, ils ont fait  
 » violence à la nature, dont le procédé conf-  
 » tant & général, dans ses produits & dans  
 » ses expressions, manifeste si clairement les  
 » intentions & les vües. Jetez les yeux sur  
 » les animaux, sur les républiques, sur les  
 » nations; par tout la force ne comande-  
 » t-elle pas à la foiblesse? D'où vient à XER-  
 » CES le droit de fondre sur la Grèce à la tête  
 » d'un armée inombrable? De la nature  
 » même du droit, ou plutôt de la loi de la  
 » nature, de cette loi prémière & éternelle,  
 » qui veut que le plus fort dispose du plus  
 » foible, & non de ces loix uniquement ima-  
 » ginées pour enchaîner les ames grandes &  
 » vigoureuses; c'est par ces loix que vous  
 » nous rétrécissez dès le berceau, en faisant  
 » rétentir sans cesse à nos oreilles, qu'il n'y  
 » a rien de juste & de beau que ce que l'en-  
 » vie & la foiblesse ont nommé *l'équité*. Mais  
 » s'il vient à s'élever un home, qui, déchi-  
 » rant ces liens prestigieux & foulant aux  
 » pieds le préjugé, développe & fasse sentir la  
 » supériorité de son ame, l'admiration & la  
 » crainte universelle qu'il inspire ne sont-  
 » elles pas la plus forte preuve & de l'éten-  
 » due & de la puissance du droit de la na-  
 » ture? J'invite les prôneurs de M. \* \* \* \*  
 » à lire la réponse de SOCRATE, Ceux mêmes

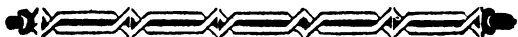
qui ne voudront pas en prendre la peine ne soupçonneront pas assurément PLATON d'avoir fait proposer à son maître des difficultés qu'il n'eût pas été en état de résoudre. Je ne cite ce morceau, que pour confondre quelques soi-disans philosophes, qui prétendent qu'il n'y a que la foiblesse, l'ignorance & le préjugé qui puissent se refuser aux argumens de l'Auteur de *l'Esprit*.

Dans la dernière partie de son ouvrage M. \* \* \* \* en veut à M. de MONTESQUIEU. Ce grand homme avoit trop donné au climat. M. \* \* \* \* ne lui accorde rien; les petites raisons qu'il allégué en faveur de son petit sentiment, deviennent encore plus petites par le souvenir qu'elles rappellent de la manière puissante & sublime dont M. de MONTESQUIEU a traité la thèse contraire. A propos de cette thèse, les hommes seront-ils toujours extrêmes? Ne seroit il pas plus simple & plus juste de dire, que les causes morales ont toujours subjugué les causes physiques, sans jamais les détruire? Restituez aux Grecs leur première manière d'être, & vous aurez encore des THEMISTOCLES, des PLATONS & des DEMOSTHENES.

L'ouvrage de M. \* \* \* \* est écrit avec clarté, mais sans force, sans chaleur & sans goût; il y a de loin en loin quelque effort heureux, il n'y a jamais de l'effort. Du reste,

Monſieur, gardez vous de juger des mœurs de M. \*\*\*\* par les principes qu'il a répandus dans ſon livre; rien n'égale ſa douceur, ſa bienfaiſance & ſon honêteté. S'il avoit voulu n'écrire que les penſées qui lui ſeroient venues du cœur, perſone n'étoit plus propre que lui à faire un excellent ouvrage; mais la fortune de ſon cœur étoit faite, & il lui a ſans doute paru difficile de faire celle de ſon eſprit ſans recourir à la ſingularité.

Je ſuis, &c.



## E X T R A I T

*De SPARTACUS, Tragédie nouvelle de M.  
SAURIN.*

**P**LUTARQUE, dans la vie de CRASSUS raporte, que SPARTACUS, fameux Gladiateur, natif de Thrace, aiant été vendu pour eſclave, échapa avec 78 Gladiateurs ſes compagnons, de la ſervitude de LENTULUS, qui les deſtinoit aux combats. Aiant ramaffé une grande troupe de fugitifs, il ſe retira ſur une montagne de la Campanie, où étant aſſié par CLODIUS, Prêteur Romain, il le mit en déroute. Il défit enſuite PUBLIUS,

**VARINUS, FURIUS & CASSINIUS**, Capitaines Romains, & il se fit déclarer Empereur par les siens. Il triompha aussi des Consuls **CELLIUS & LENTULUS**, qui avoient été envoiés contre lui. Il batit encore le Consul **CASSIUS** près du Pô; mais enfin **CASSIUS** l'ayant renfermé dans la demi Isle des Rhégiens, au moien d'une muraille qu'il fit batir à cet éfet, tailla en pièce l'armée de **SPARTACUS**, qui cependant combatit avec tant de courage, que de 12300 homes qui restèrent sur le champ de bataille, il ne s'en trouva que deux blessés par derrière. **SPARTACUS** périt dans ce combat & les restes de son armée furent entièrement détruits par **POMPE'E**, qui mit fin à cette guerre de Gladiateurs.

Tel est le sujet que **M. SAURIN** a voulu acomoder au théâtre. La première scène est une scène d'exposition, que l'Auteur a été contraint de rendre un peu longue. Il présente **NORICUS**, chef d'un corps de Gaulois, alié de **SPARTACUS**, avec **SUNNON**, son confident. Celui ci s'éforce de ramener son maître au parti des Romains, en lui peignant vivement le danger auquel l'expose son union avec **SPARTACUS**, que la victoire même épuisé en le favorisant, dont les succès avancent la perte, & que Rome écrasera enfin du poids de sa puissance. **NORICUS**, jaloux

de SPARTACUS , ne marche déjà qu'avec dépit sous ses drapeaux ; mais il hait encore plus les Romains , qui ont tué son fils , & son cœur n'aspire qu'après l'instant de venger cette mort : D'ailleurs , ajoute t'il , lorsque

.... De SPARTACUS admirant le grand cœur ,  
 J'embrassai son parti , déjà deux fois vainqueur ,  
 Je lui donai ma foi ; mon honneur est son gage.  
 Il faut tout bien peser au moment qu'on s'engage ;  
 Mais lorsqu'en un parti , SUNNON , l'on s'est jetté ,  
 Regarder en arriere est une lacheté . . . .

NORICUS poursuit , & en justifiant la prétendue révolte de SPARTACUS contre les Romains , il apprend aux spectateurs , que ce Héros ,

..... Né d'illustres ancêtres ,  
 Et parmi ses aïeux comptant même des Rois ,  
 Aux Suèves un jour eût pû doner des loix.

Mais que les Romains , après avoir fondu come des brigands sur sa patrie , ont tué ARGETORIX , son père ; ont enlevé la mère & le fils encore au berceau , & l'ont destiné aux combats du cirque. Tu conois , dit éloquemment NORICUS à SUNNON ,

Tu conois des Romains les passetems cruels ;  
 Ce spectacle de sang & ces combats atroces ,

Où ce peuple vanté repait ses yeux féroces ,  
 Excite de la voix le triste combatant ,  
 Le regarde tomber , l'observe palpitant ,  
 Veut qu'à lui plaire encore il mette son étude ,  
 Et garde , en expirant , une noble attitude.

C'est la honte & l'indignation de se voir exposé à ces honteux combats , qui ont déterminé SPARTACUS à soulever ses compagnons contre les Romains , sur lesquels il a déjà gagné quatre grandes batailles & qu'il fait actuellement trembler dans leurs propres murailles.

A la seconde scène , SPARTACUS paroît enlevé dans le plus grand chagrin. Il tremble pour sa mère , qui est restée en la puissance des Romains. En attendant le retour d'un envoyé , qui doit lui en rapporter des nouvelles, il informe NORICUS , qu'à la prise de Tarente , il trouva dans un temple , où s'étoient réfugiées les femmes éplorées , une jeune Romaine , qui , couchée sur l'autel & embrassant la statue de VESTA , étoit prête à se frapper d'un poignard , pour se dérober aux outrages du vainqueur. Il lui rendit la vie , l'honneur & la liberté ; mais depuis ce moment , il rencontre par tout l'image de cette aimable personne :

Chargé de mille soins , rien ne peut m'en distraire ;  
 Jusques dans les combats , l'amour vient me chercher.

**NORICUS** lui témoigne des craintes : **SPARTACUS**, pour le rassurer, lui parle ainsi :

Non . . . je triompherai de cet amour fatal,  
Les grands cœurs n'ont faits que pour aimer la  
gloire !

Qu'un vil mortel renonce à vivre en la mémoire,  
Pour ramper ici bas quelques instans de plus,  
Qu'en mourant consumé de regrets superflus,  
Jusqu'au bout inutile, au monde, à sa patrie,  
Il perde également & sa mort & sa vie.

Si la vie, en effet, n'est qu'un rapide instant :  
Emplions la du moins à le rendre éclatant :  
Faisons en une époque utile & mémorable,  
Laissons à l'univers un monument durable,  
Qui des siècles futurs fasse à jamais bénir,  
D'un héros bienfaiteur l'immortel souvenir.

Voilà l'ambition digne d'une grande ame.  
A ce noble projet sacrifions ma flamme !  
Ma mère, au bien public, m'aprit à m'immoler.

**ALBIN** paroît. Il instruit **SPARTACUS** que sa mère s'est percée le flanc elle-même, aux yeux des Romains, qui la menaçoient de la rendre responsable de la conduite de son fils ? Il lui présente le poignard dont elle s'est frappée, en l'exhortant de sa part à venger sa mort dans le sang de ses ennemis.

Dans cet instant, un Tribun de l'armée de **SPARTACUS**, lui annonce que la fille du Consul **CRASSUS** a été enlevée par **SUNNON**, qui

a défait son escorte. NORICUS conseille à SPARTACUS de venger sur cette captive la mort de sa mère : Il répond ,

Oui , je le veux ; oui... la douleur m'égare....  
Les Romains m'ont appris à devenir barbare.

Un peu de réflexion calme ce premier mouvement & détruit une si cruelle résolution. Il congédie l'assemblée & termine l'acte en disant :

. . . . . mon cœur  
Ne peut en ce moment sentir que sa douleur.

EMILIE, fille de CRASSUS, & SABINE sa confidente, ouvrent le second acte. SABINE craint tout pour sa maîtresse ; qui la rassure, en lui faisant part de sa passion secrète pour SPARTACUS, dont elle a éprouvé toute la générosité. Elle ignoroit encore qu'elle étoit fille de CRASSUS, lorsqu'elle vit pour la première fois SPARTACUS au combat des Gladiateurs, où se trouvant exposé contre un Sarmate, la beauté de ce jeune home l'intéressa, ainsi que tous les spectateurs. Vainqueur du redoutable Sarmate, il s'avança au milieu du cirque, & promit aux Romains de les punir de leur inhumanité, si jamais il devenoit libre. Il l'est devenu, & ne remplit que trop bien sa parole. C'est elle que ce même SPARTACUS, au sacagement de Tarente ,



rente, a sauvée, sans la conoître, dans le temple de VESTA, de la fureur de ses soldats. Cette idée l'engage à s'écrier :

Eh! que pour secourir la triste humanité,  
 Il est beau de montrer cette intrépidité,  
 De ses fiers oppresseurs trop souvent le partage!  
 C'est ce qu'en SPARTACUS j'admire d'avantage.  
 Qu'à l'admirer hélas! n'ai-je pû me borner!

. . . . .  
 Un grand home eut toujours des droits sur notre  
 cœur;

Soit qu'à notre foiblesse il offre un protecteur,  
 Ou soit que la conquête illustre la victoire,  
 Et qu'aimer un héros ce soit aimer la gloire.

SPARTACUS se présente, & sans regarder EMILIE, il lui proteste, que, quoiqu'il ait sa mère à venger, ses jours sont en sûreté dans son camp; mais à peine cette aimable prisonnière a-t-elle ouvert la bouche pour le remercier, que SPARTACUS reconoit son amante; ce qui occasionne des transports de surprise & de joie de la part du héros, étonné cependant de voir la fille de CRASSUS dans celle qu'il a protégée à Tarente: Elle lui apprend, qu'elle même ignoroit alors sa naissance. Il se fait un combat de passions fort touchant.

SPARTACUS.

Vous voyez le trouble de mon ame :

Ma haine , les Romains , & ma mère , & ma flamme  
 Combatent à la fois & déchirent mon cœur.

Il apprend à EMILIE , dont les sentimens  
 font aussi nobles que les siens , que MESSALA,  
 député par CRASSUS , arrive pour traiter  
 de sa rançon & de la paix. EMILIE en con-  
 çoit déjà les plus flatteuses espérances ; mais  
 SPARTACUS s'écrie :

Ma mère attend de moi le sang de ses bourreaux . . . .

Non , n'en espérez rien ; non , je vous tromperois.

Non , jamais ces cruels n'auront de moi la paix :

Ils sont tous dévoués au serment qui me lie ,

Et ma juste fureur n'excepte qu'EMILIE.

Alors on vient dire à SPARTACUS , que  
 toute son armée demande à haute voix que  
 la fille de CRASSUS soit imolée aux manes  
 de la mère de leur chef. SPARTACUS en fré-  
 mit. EMILIE le presse d'apaiser par sa mort  
 les cris séditieux de son armée. Il sort en lui  
 disant :

Sois sûre du moins , que tant que je respire ,  
 Contre vos jours en vain leur lacheté conspire.

Dans le troisième acte , SPARTACUS , suivi  
 des chefs de son armée , leur reproche vive-  
 ment leur sédition & l'indignité de leur de-  
 mande. NORICUS lui dit :

Tout l'opprobre aux Romains en doit être imputé :  
Ce n'est qu'à leur exemple Ils l'ont trop mérité.

SPARTACUS lui répond par ce beau vers ;

Ai-je mérité, moi, de suivre leur exemple ?

Que celui de vous, ajoute-t-il, qui se  
croit plus digne de commander, se présente :

J'abdique mon pouvoir & je le lui résigne.  
S'il faut encore mon sang, frapés voilà mon sein.

Tous frémissent à ces paroles ; la contesta-  
tion cesse, & les chefs se quittent, pour aller  
annoncer aux soldats l'indignation du Géné-  
ral & les disposer au combat.

SPARTACUS resté seul, se reproche sa  
foiblesse pour EMILIE, & en demande par-  
don aux manes de sa mère. Ce monologue  
est interrompu par l'arrivée de MESSALA, en-  
voïé de CRASSUS. SPARTACUS lui marque  
son étonnement de ce que Rome députe un  
homme de son rang vers un chef d'esclaves ré-  
voltés, dont elle a mis la tête à prix. MES-  
SALA justifie Rome, en répondant que ce  
n'est point elle qui l'envoie ; que c'est uni-  
quement par ordre de CRASSUS, qu'il vient  
traiter avec lui pour la rançon d'EMILIE.  
SPARTACUS, après lui avoir reproché la mort  
de la mère, rejette avec fierté toutes les pro-

positions de l'envoïé, & quant à la rançon d'EMILIE, il dit froidement

SPARTACUS ne fait point de la guerre un comerce.

Il rend gratuitement EMILIE & promet de la renvoyer le jour même à CRASSUS. Resté seul il s'écrie,

O Ciel! que cet effort me coute!  
 Je vais m'en séparer... & je le dois sans doute...  
 Oui; puisqu'ainsi le veut le destin en courroux,  
 Il faut belle EMILIE, être digne de vous,  
 Et vous perdre.

EMILIE arrive. Il lui apprend qu'elle est libre; qu'il la voit pour la dernière fois, & qu'il va la rendre à son père. EMILIE est si pénétrée du procédé de SPARTACUS, qu'elle ne croit plus devoir rougir des sentimens qu'elle a pour lui: Elle lui dit,

Ta magnanimité

Te done droif au moins à ma sincérité.

SPARTACUS, ta vertu si hautement éclate;  
 Je te dois tant enfin, que je ferois ingrate,  
 Si, prête à te quitter de vains déguifemens  
 Te cachoient de mon cœur les secrets sentimens.

Reçois donc d'EMILIE un généreux aveu,  
 Qu'au moment de te dire un éternel adieu,

Mon estime te fait & non pas ma foiblesse...

Je t'aime , SPARTACUS , & ta vertu m'est chère ;  
Mais tous mes vœux feront pour Rome & pour mon  
père.

Après cette conversation intéressante , ils  
se séparent en se regrettant. SPARTACUS ter-  
mine l'acte par ces vers :

Ah ! rougis , SPARTACUS , de ta foiblesse extrême !  
Ce pouvoir de l'amour , il le tient des mortels :  
La mollesse érigea son culte & ses autels ,  
Et lui prêtant les traits dont on dit qu'il nous blesse ,  
L'homme s'est fait un Dieu de sa propre foiblesse.  
Alons ! & tout entier à mes nobles desseins ,  
Ne songeons plus qu'à vaincre & marchons aux  
Romains.

Au quatrième acte , NORICUS , outré de  
colère contre SPARTACUS , en apprend la cause  
à SUNNON. Il étoit chargé d'attaquer une hau-  
teur défendue par les Romains. L'aspect d'un  
lieu de si difficile accès avoit éfraié les soldats  
de NORICUS , qui avoient pris la fuite.  
SPARTACUS survenu dans ce moment , ar-  
rache l'étendart des mains de NORICUS , ra-  
lie les fuyards , monte sur cette hauteur , y  
plante lui même cet étendart & en chasse les  
Romains.

SPARTACUS entre sur la scène , suivi des

chefs de son armée. Il déclare qu'il doit réparer publiquement l'outrage qu'il a fait à NORICUS , & reconnoître qu'il en a agi à son égard avec trop de vivacité. Calmés, lui dit ce grand home,

Calmés le fier couroux dont votre ame est émüe,  
Et sans plus me montrer un visage énémi,  
Touchés dans cette main, embrassés votre ami,  
Qui honteux de la faute, & non pas de l'excuse,  
Vous demande pardon & lui même s'acuse.

Cet excès de générosité touche & confond NORICUS , mais n'éteint pas tout son ressentiment.

CRASSUS arrive. SPARTACUS fait retirer sous les chefs pour rester seul avec ce Consul, qui lui propose, de la part du Sénat, que, s'il veut mettre bas les armes, ses soldats seront fait citoyens de Rome; qu'on leur assignera des terres; qu'on fera Chevalier le chef qui le seconde, & que lui-même fera Sénateur.

#### SPARTACUS.

Du tems des SCIPIONS j'aurois pû l'accepter :  
Rome étoit digne alors qu'on s'en fit adopter.

Il continue en faisant la comparaison des Romains de ces tems là avec ceux du tems de CRASSUS , qui n'est point avantageuse à

ces derniers. Il ajoute, que s'il acceptoit les offres du Sénat, il trahiroit la cause de l'humanité, qui lui a mis les armes à la main contre la république. CRASSUS, pour dernière ressource, lui offre sa fille en mariage. SPARTACUS est ébranlé, mais toujours au dessus de son amour, qu'il regarde come une foiblesse, il cherche à étudier la proposition en disant :

CRASSUS abaisseroit jusques là sa hauteur ?

A quoi le Consul répond,

On ne s'abaisse point en sauvant sa patrie,  
Le plus grand est celui qui plus lui sacrifie.

SPARTACUS prend droit de cette réponse, qu'il croit insultante, pour rejeter avec encore plus de hauteur les offres du Consul. Son cœur rend cependant justice aux vertus d'EMILIE.

Une vertu si haute a trop su m'enflamer !  
Mais je ferois, Seigneur, indigne de l'aimer,  
Si l'amour un moment balançoit dans mon ame,  
L'intérêt de la terre & celui de ma flame.  
Non . . . SPARTACUS l'adore, & doit la refuser.

Qu'exigés vous dono, dit le Consul ?

SPARTACUS.

Il n'est pour vous, Seigneur, que deux partis à prendre :

Je le dis avec peine ; ou combatre ou se rendre.

Le Consul fort, en acceptant le combat.

SPARTACUS seul sent vivement l'épreuve où sa vertu vient d'être mise. Il adore EMI-LIE ; on l'offre à ses vœux, & il peut la re-fuser ! Mais qu'est ce que le bonheur de sa vie, près du grand intérêt qui doit seul l'ocuper ? La vengeance qu'il doit à sa mère achevée de le reformir. Il finit l'acte en disant :

Ah ! dois-je regretter le bonheur que je perds,  
Lorsque mon cœur s'immole au bien de l'univers ?

NORICUS seul ouvre la scène du cinquième acte. Il est piqué de ce que SPARTACUS a refusé les propositions du Consul, & surtout de n'avoir point été appelé à cette conférence. Son âme ne se résoud qu'à peine à lui pardonner l'offense qu'il en a reçue ; le trait est demeuré dans le fonds de son cœur, & il se sent intérieurement dévoré d'un sentiment de jalousie. SPARTACUS vient lui dire, que tout est prêt pour l'ataquer, que le soldat n'attend plus que le signal pour achever d'açabler les Romains. Alés, dit-il,

Rejoignés vos Gaulois, mettes-vous à leur tête :  
Attendés y mon ordre ; il ne tardera pas.

A peine SPARTACUS est il resté seul, qu'il



voit paroître EMILIE. Sa vûe lui cause une surprise extrême. Quel dessein, s'écrie-t-il, a pû vous ramener dans mon camp? Le plus saint des devoirs, répond EMILIE,

Le salut de CRASSUS, celui de mon païs.

Elle emploie tout ce que la nature & l'amour ont de plus éloquent, pour lui faire accepter les ofres qui lui ont été faites; c'est la force & la sincérité des sentimens qu'elle a pour son amant & pour sa patrie, qui l'ont contrainte à s'exposer jusqu'à ce point. Oui, s'écrie EMILIE,

Oui! c'est toi seul qui régleras mon sort!

Tu me vois en ton camp sans l'aveu de mon père:

J'ai cru qu'il est des cas hors de l'ordre vulgaire,

Où le salut public est la suprême loi.

Mais, si tous mes efforts n'obtiennent rien de toi,

Si je ne puis fléchir le couroux qui t'anime,

SPARTACUS je ferai ta première victime:

Tu me verras plonger un poignard dans mon sein.

Résous-toi! sauve Rome, . . . ou sois mon assassin.

Malgré toute sa vertu, malgré le souvenir de sa mère même, SPARTACUS est ému; il balance & laisse entrevoir quelques raions d'espérance à EMILIE, lorsqu'on vient annoncer que Noricus, secrettement vendu aux Romains, fond avec ses Gaulois sur l'armée de SPARTACUS, tandis que les Romains

l'attaquent de deux autres côtés. SPARTACUS, qui se croit aussi trahi par EMILIE, la traite de perfide, & vole en furieux à l'ennemi.

EMILIE seule déplore toute l'horreur de sa situation. Elle s'accuse d'avoir causé le malheur de son amant, en l'arrêtant trop dans sa tente. Elle éprouve tout ce que l'inquiétude a de plus cruel & ne fait à quoi se résoudre, quand tout à coup le bruit des armes se fait entendre. La tente de SPARTACUS est forcée, & CRASSUS, le fer à la main, se présente à sa vue. Le premier mouvement d'EMILIE est de chercher à excuser l'imprudence de sa démarche. Je la savois, dit le Consul vainqueur; j'ai feint de l'ignorer, tandis que je tâchois, de mon côté, de gagner NORICUS & les Gaulois. J'y suis parvenu; SPARTACUS est défait; on vole à sa poursuite.

MESSALA annonce au Consul, que SPARTACUS vient d'être pris, au moment qu'il plongeoit son épée dans le sein du perfide NORICUS, & qu'on lui amène ce héros. La douleur d'EMILIE est extrême, en apprenant cette nouvelle: Elle redouble encore, à la vue du héros désarmé, que CRASSUS apostrophe ainsi:

Je ne veux point vous faire un reproche odieux, SPARTACUS; mais votre ame inflexible & superbe,

Vouloit voir nos remparts ensevelis sous l'herbe.  
De tout ce grand projet que reste-t-il ?

SPARTACUS.

L'honneur.

Un Tribun vient les interrompre, pour apprendre au Consul, qu'un gros de l'armée de SPARTACUS, qui s'est rallié, semble menacer de nouveau les Romains. CRASSUS sort ; en ordonnant à ses gardes de veiller sur SPARTACUS. EMILIE leur dit de s'éloigner, sans le perdre de vue : Elle parle à ce héros, qui ne daigne ni la regarder, ni lui répondre. Enfin elle en arrache ces mots :

En l'état où je suis, que pourois-je vous dire ?  
Je suis vaincu, captif, Madame... & je respire !

. . . . .  
Prêt à subir mon sort, je souffre & je me tais.

EMILIE acablée ne déguise plus rien & lui dit qu'elle l'aime affés pour partager avec lui son malheur.

SPARTACUS, étonné.

Quoi ! de la trahison, vous, au moins la complice,  
Vous. . .

EMILIE.

Tu ne le crois pas : Non ! Tu me rendras justice.

SPARTACUS.

Eh ! bien, prouvés le donc... Et si je vous suis cher...?

EMILIE.

Parle ! Qu'exiges-tu ?

SPARTACUS.

Le poison ou le fer.

EMILIE épouvantée, frémit & ne peut se résoudre à ce qu'exige son amant. Vous m'abandonnés donc, lui dit il, aux horreurs de mon sort ? Vous voulés donc m'en laisser subir toute l'ignominie ?... C'est là ce qu'on appelle être barbare !

EMILIE, frappée de ce reproche & des outrages qu'elle prévoit que son amant peut effluer, reprend toute la noblesse & la fermeté de son caractère... Oui, je te dois, dit elle,

Je te dois les moïens de mourir en héros.  
Reçois donc ce poignard, dont je m'étois armée,  
Quand pour Rome tantôt justement alarmée...

SPARTACUS.

Donés... Ah ! ce présent ne se peut trop chérir.

EMILIE *en se frappant.*

Tiens...

SPARTACUS.

Ciel !

EMILIE.

Prens... C'est ainsi que j'ai dû te l'offrir.

SPARTACUS prend le poignard sanglant & se frappe. Les gardes, qui ont acouru,

à la vue du poignard , les reçoivent tous deux dans leurs bras.

CRASSUS, pour la seconde fois vainqueur, arrive à l'instant même où les deux amans sont expirans dans les bras l'un de l'autre , & termine la pièce , en déplorant & leur sort & le sien.



## PROJET DE SOUSCRIPTION

*Pour les Amateurs de curiosités naturelles.*

**M.** GAGNEBIN , Docteur en médecine à la *Ferrière* en Suisse , curieux Naturaliste , connu tant dans son pays que chez l'étranger , par ses connoissances sur la Botanique , se dispose à parcourir les Alpes & la Suisse , où il y a tant de pétrifications & autres curiosités naturelles. Il entreprend ce voiage en faveur des amateurs en ce genre & pour l'augmentation de leurs cabinets , & il propose une souscription au moyen de laquelle il apportera tous ses soins , pour amasser , pendant le courant de l'été 1760 , tout ce qui pourra contribuer à satisfaire les souscrivans , dans les différens genres de curiosités , qu'ils pourront desirer. Pour cet éfet il croit devoir les ranger en trois classes. 1<sup>o</sup> Des pétrifications, fossilles , marbres. 2<sup>o</sup>. Des minéraux , cis-

taux, &c. & 3°. Des plantes séchées & semences rares de plantes à femer dans les jardins des curieux. Chaque souscrivante est priée de faire conoitre à tems le genre de curiosités, qui sera de son goût, & qu'il desire de se procurer. Toutes celles qu'on amassera seront mises en dépôt dans une ville de la Suisse, chez une personne distinguée, qu'on fera conoitre à Mrs. les Souscrivans, & sous les yeux de laquelle le tout sera partagé en portions avec la plus grande équité possible. Le prix de souscription d'une portion de chaque classe sera d'un louis neuf, & on recevra ces souscriptions jusqu'au 15 me de Juillet prochain; savoir à *Zürich* chez M. le Chanoine & Professeur GESNER; à *Bâle* chez M. le Professeur ZWINGUER l'ainé; à *Genève* chez M. SANDOZ, Graveur derrière le Rhône; à *Strasbourg* chez M. le Professeur SPIELMANN; à *Nancy* chez M. de MONTLIBERT, Seigneur de *Vulemont*, Capitaine d'Infanterie; à la *Haye* chez M. C. VAN HOEY; à *Mastricht* chez M. HOFFMANN, Chirurgien Major; à *Berne* & à *Neuchâtel* chez l'Editeur du Journal Helvétique; come aussi chez M. GAGNEBIN lui même, ou pendant son absence, chez M. le Major son frère à la *Ferrière*. S'il se présentoit des jeunes Médecins Botanistes, ou autres curieux, qui eussent dessein de le suivre dans une partie de ses courses,

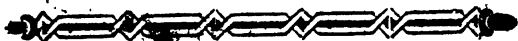
il les recevra agréablement, moyennant une rétribution raisonnable, & qu'à l'exception des plantes, tout ce qu'i's trouveront soit porté à la masse des découvertes. Il partira pendant le courant du mois de Juin. Les souscriptions seront envoyées francò aux collecteurs indiqués, & l'on s'engage à faire parvenir de même jusqu'aux villes frontières de la Suisse, les portions de chaque souscrivant.

## L O G O G R I P H E.

**C**HEF-D'OEUVRE d'*Ipbicrate* & d'*Epaminondas*,  
 C'est par moi que *Gonzalve* a marché sur leurs pas.  
 Si dans un autre sens quelqu'un veut me conoitre,  
 Au Louvre, mieux qu'ailleurs, il peut me voir  
 paroître.

Mais, lecteur, pour venir à la déduction  
 Des mots que je produis par ma dissection;  
 Cherche un navigateur; un parent; une ville,  
 Où *Marcellus* parut aussi brave qu'habile;  
 Ce qu'*Achile* prenoit du célèbre *Chiron*,  
 Et que donoit *Polybe* au jeune *Scipion*;  
 Un jour très solennel; ce fameux patriarche,  
 Préservé du déluge à la faveur de l'arche;  
 Un illustre guerrier, & dont *Artaxerxes*  
 Au grand *Agefilas* oposa les succès;  
 Ce que, pour être femme, une fille desire....  
 C'est assés: Finissons; il ne faut pas tout dire.

Le mot de l'Enigme du mois dernier est  
 L'HOMME, & celui du Logogriphe MALHEU-  
 REUX.



## T A B L E.

<b>E</b> SSAI sur ces mots , le méchant fait une œuvre qui le trompe.	115
— sur le serment.	133
Le Suisse.	142
Réflexions d'un solitaire.	152
Le sauvage à Paris.	159
Second Dialogue traduit d'un Manuscrit latin.	169
Histoire de la conjuration de Learchus contre Arcefilas , Roi de Cyrène.	176
Extrait de l'Essai de M. Stapfer , sur la question proposée par la société économi- que de Berne.	180
— de l'Essai de M. Bertrand sur la même question.	188
Lettre sur les trois célèbres ouvrages inti- tulés L'Ami des homes : De l'Esprit : L'Esprit des loix.	194
Extrait de Spartacus , Tragédie nouvelle de M. Saurin.	203
Projet de souscription pour les amateurs de curiosités naturelles.	221
Logogriphe.	223